



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE QUELQUES USAGES SINGULIERS

DU MOYEN AGE.

Troisième et dernier article.

Les péages comme les redevances, soumis au libre arbitre des seigneurs, renfermaient quelquefois les dispositions les plus étranges. Les droits s'acquittaient souvent par les conducteurs de voitures et de bestiaux en remettant aux préposés du seigneur un des objets qu'ils transportaient. Plusieurs des officiers du roi percevaient ainsi un droit en nature, ou recevaient une somme d'argent pour les marchandises transportées par eau et par terre qui passaient par Paris. M. Monteil, voulant énumérer les droits du voyer de Paris, met ces paroles dans la bouche d'un jeune Auvergnat, grand, droit, délibéré, comme tous les gens de son pays. « J'entrai, il y a quelques mois, au service du voyer de Paris, qui fit de moi un valet de péage. Les droits de cet officier sont assez considérables. D'après les ordonnances, il a de chaque chaussetier une paire de chausses, *ne de meilleures, ne de pires*; il a de chaque mercier des aiguilles par semaine, il a des

bottes d'herbe, des chapeaux de roses que les marchands de fleurs sont obligés de lui porter à certains jours. Tous ces droits étaient faciles à percevoir; il n'en était pas ainsi lorsque des paysans venaient vendre sur le petit pont un cygne, un cerf, et que, d'après les droits de la voirie, je voulais le cygne, le cerf pour le voyer. — Que restera-t-il donc pour les pauvres paysans? me demandaient-ils tout irrités. — Les bonnes raisons ne me manquaient pas: vendez, leur répondais-je, au lieu d'un cygne une oie, il ne me faudra que deux deniers; vendez au lieu d'un cerf un cheval, il ne me faudra que douze deniers, et seulement quatre si c'est un âne. »

L'écuyer du roi était un des officiers qui avaient un droit sur les bestiaux et marchands passant à Paris. Or, voici la preuve que, dans les mains faibles, les plus enracinés abus ne tiennent pas contre le temps, mais qu'il n'en est pas de même dans les mains fortes: « Il y a cent ans et plus, dit un Parisien du quatorzième siècle, que les porte-écu ou écuyers du roi allaient au bord de la Seine percevoir, sur les bateaux chargés de foin, la coutume ou redevance; ils n'y vont plus. Il y a plus de cent ans que les plats de vermeil, servis sur la table du roi le premier jour de Carême, appartiennent au chambellan; ils lui appartiennent encore. »

En quelques localités, le droit de péage était moins onéreux qu'à Paris. Robert III, dit le Prud'homme, comte de Meulan, accorda, vers 1093, à l'abbaye de Préaux, la remise des droits qui lui étaient dus sur les vins dans la ville de Mantes. Cette abbaye avait obtenu une pareille franchise à Meulan, par la concession du comte Hugues II. Il y mit une condition; ce fut que ceux qui conduiraient les bateaux chargés de vins *joueraient du flageolet* en passant sous les fenêtres de l'appartement de la comtesse de Meulan.

A côté de ce paiement singulier doit se placer le fameux péage que devaient les propriétaires de singes qui entraient dans Paris par le *Petit-Châtelet*. Cette forteresse, située au bas de la rue Saint-Jacques, était autrefois l'entrée de la ville. Tous les ans, le dimanche des Rameaux, les processions des églises qui relèvent de l'évêque y venaient encore, suivant l'ancien usage, frapper aux portes du Petit-Châtelet; l'évêque descendait alors dans les prisons, et délivrait un prisonnier, qui suivait son libérateur en tenant la queue de sa robe jusqu'à Notre-Dame. Pour perpétuer le souvenir de la première entrée de la ville, on continua à percevoir au Petit-Châtelet certains droits sans conséquence, et seulement pour la forme.

Si un ménestrel y passait, il s'acquittait avec un couplet de chanson;

Si c'était un jongleur, il faisait quelques tours de sa façon;

Si c'était un marchand de singes, il payait quatre deniers; mais si c'était un habitant qui n'eût acheté un singe que pour son déduit et passe-temps, il en était quitte pour faire gambader ledit singe devant les *péagers*.

C'est de cette façon peu coûteuse de s'acquitter de l'obligation du péage, qu'est venu le proverbe essentiellement parisien, de *payer en monnaie de singe*.

Les mimes et conducteurs de singes ne jouissaient pas seulement de cette faveur

aux barrières de Paris; de pareilles dispositions se retrouvent dans les péages de Provence. *Tristan*, voyageant sur le chemin d'Arles à Aix, traversa vingt manoirs, où il fut arrêté par les plus étranges péages. On y payait rarement les droits en argent, mais presque toujours en nature. La naïveté de ces usages atteste leur origine antique et féodale. Les seigneurs, moins soucieux d'argent que de récréations amusantes, venaient quelquefois après dîner s'asseoir à l'ombre, sur le bord de la route, et prenaient plaisir à voir le péager demander son droit aux passants.

Tristan lut une des pancartes qui pendaient à la *billette* et aux *brancheries* du péage; elle portait :

« Histrions, baladins, mimes et ménestrels, feront jeux, exercices et *galantises*, la dame du château présente;

» Une charrette conduisant larrons au prévôt payera une corde valant six deniers;

» Un pèlerin dira sa romance sur un air nouveau, et couchera sur la paille fraîche s'il veut passer la nuit au manoir;

» Fourgonniers, lippeurs et gens faisant bonne chère, laisseront une pièce cuite pour le régal du seigneur, et une pièce crue pour le fermier;

» Un homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, sera logé, quitte de tout droit s'il fait quatre soubresauts;

» Un Maure jettera en l'air son turban, et comptera cinq sous, à la porte du château;

» Un juif mettra ses chausses sur sa tête, et dira, bon gré mal gré, un *Pater noster* dans la langue du pays;

» Un homme à cheval fera une demi-veille d'armes pour le service du seigneur;

» Un mareyeur doit poisson à mettre en sauce verte, l'espèce au choix du seigneur;

» Meneurs de chevaux doivent un sou par chaque pied, si mieux ils n'aiment porter le seigneur jusqu'au château;

» Conducteurs d'animaux en foire doivent

faire gambader les singes et danser l'ours au son du flageolet. »

Là, comme dans le reste de la France, les plus âpres péagers ne faisaient point débiller les marchandises; ils se contentaient de faire *alleyer* le marchand, c'est-à-dire de lui faire déclarer par serment la quantité et la valeur desdites marchandises. Tel était, même parmi les petites gens et porteballes, le respect qu'on avait pour sa parole, qu'il ne leur arrivait jamais de mentir en *alleyant*.

La pancarte du droit de péage du comté de Lesmont n'est pas moins curieuse que la précédente; on y lisait :

« Un cheval, les quatre pieds blancs, franc de péage;

» Un char chargé de poissons payera quatre sous deux deniers, et le marchand à qui appartient le poisson, une carpe et un brochet, à prendre en l'une des tonnes dudit char, à la volonté du sieur comte de Lesmont ou de son fermier, et sans choix;

» Un homme chargé de verres et de bouteilles, passant son chemin, doit deux deniers; en exposant ensuite dans les lieux dudit comté, il doit aussi un verre au choix dudit sieur comte de Lesmont, ledit sieur comte donnant au marchand du vin plein un autre verre;

» Un juif passant par ledit comté se doit mettre à genoux devant la porte dudit sieur comte de Lesmont ou de son fermier, et en recevoir un soufflet;

» Un chaudronnier passant avec ses chaudrons doit deux deniers, si mieux n'aime dire un *Pater* et un *Ave* devant la porte dudit sieur comte de Lesmont ou de son fermier. »

Les juifs étaient au moyen âge, en ce qui concerne les péages comme pour toutes les autres questions, hors du droit commun. Les deux exemples que nous venons de citer en sont une preuve fort bizarre; d'autres faits le démontrent également.

Le seigneur de Montdoubleau prétendait avoir le droit de péage que la coutume du

Maine appelle *prévôté* ou grande coutume, et cela n'était pas étonnant puisqu'il était baron, et que la coutume accordait ce droit aux barons. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que, par une pancarte transcrite dans un ancien registre de la baronnie de Montdoubleau, fait en 1387, il est dit que *chacun juif passant doit de péage quatre deniers, et la juive autant; si elle est enceinte, elle paye au double, et pour chacun de leurs livres, douze deniers*. Ici se montre l'animosité contre les croyances des juifs et les livres de leur loi.

Dans le neuvième siècle, les juifs qui composaient la synagogue de Toulouse offrirent au roi Carloman une somme d'argent très-considérable pour se racheter d'une redevance humiliante à laquelle ils étaient soumis depuis plusieurs années. Un de leurs chefs était obligé d'offrir tous les ans trois livres de cire à la fabrique de l'église cathédrale, le jour de Noël, le vendredi saint et le jour de l'Assomption de la Vierge. On l'attendait à la porte de l'église, et à chaque offrande il recevait un soufflet d'un homme vigoureux.

On obligeait les juifs à ajouter à leurs vêtements quelque signe distinctif. Saint Louis ordonna qu'ils aient sur leur tunique, devant et derrière, une rondelle de drap jaune, large comme la main; et Philippe le Hardi les contraignit de porter une corne sur la tête. On leur permit plus tard d'acheter, à grand prix, le droit de paraître en public sans ces marques ridicules.

On ne pendait les juifs qu'entre deux chiens. Il ne leur était pas permis de se baigner dans la Seine, ni dans les autres rivières où les chrétiens se baignaient. Au dernier siècle encore, dans plusieurs villes de la France et des pays voisins, on assignait aux juifs un quartier séparé; on les obligeait de porter un chapeau jaune; on leur faisait payer, à leur entrée dans les villes, le droit du *ped fourchu*, c'est-à-dire qu'un juif payait aux douanes la même

somme que l'on payait pour le passage d'un porc, d'un bouc, ou de tout autre animal immonde qui a le pied fendu.

Les péages étaient dans beaucoup de seigneuries une des branches les plus importantes des revenus. Ces droits étaient concédés en fief ou en pure donation par les seigneurs auxquels ils appartenaient. Hugues de Lusignan, qui avait fondé l'abbaye de Valence en 1230, fit abandon à ce monastère des droits de péage et de foire qui se tenaient autour de l'abbaye pendant trois jours à la fête de Saint-Denis.

Quelquefois le produit du péage était affecté à l'entretien d'un certain nombre de malades dans un hospice de moines, dans un monastère, ou à une partie de l'entretien des religieux, et souvent à leur chaussure.

Dans une commune du canton de Marsanne est situé le hameau de Lène. Il tire son nom, ainsi que le ruisseau qui le baigne, d'un ancien château dont il ne reste plus que la tour à demi ruinée. Ce nom est, dit-on, l'abréviation d'Hélène, qu'on trouve encore dans des actes du commencement du dix-huitième siècle. D'après une ancienne tradition, cette tour aurait été l'habitation d'une princesse de ce nom, appartenant à la maison de Poitiers, qu'on y aurait renfermée. Les produits du péage qui existait encore en ce lieu au moment de la révolution auraient été, dans l'origine, consacrés à l'entretien de cette princesse.

Au milieu du seizième siècle il n'y avait pas de pont à Chatou ; on passait la Seine sur un bac. Le roi donna, en 1660, le produit de ce bac aux religieuses de Malnouë. On ignore en quel temps le pont fut bâti vis-à-vis de ce village.

Le droit de péage sur le Rhône était dû au seigneur de Roche-Glun. Cette place, l'une des plus fortes du Viennois, est fameuse par le siège que Roger de Clérieux, son seigneur, soutint en 1248 contre saint Louis, qu'il avait voulu soumettre au péage

lorsque ce prince allait s'embarquer à Aigues-Mortes pour la terre sainte. Mais bientôt s'établit la coutume à peu près générale qui exempta tous les nobles des droits de péage. Cette disposition se retrouve dans la plupart des coutumes. Des franchises particulières de péage furent même accordées à certaines personnes. Ainsi, par une charte de Louis le Jeune, de l'année 1174, la commune des Alluets-le-Roi fut exemptée de tout impôt local et de tous les droits de péage mis ou à mettre dans toute l'étendue de ses terres. Les motifs qui avaient déterminé Louis le Jeune à donner ce privilège et plusieurs autres aux habitants des Alluets sont exprimés par le roi lui-même dans des mots latins pouvant signifier au moyen âge *piété* ou *pitié* ; on peut penser que les habitants avaient éprouvé quelque grand désastre, ou, mieux encore, qu'ils avaient donné quelques témoignages éclatants de leur fidélité et de leur attachement aux intérêts du roi ; ce qui s'accorde avec une tradition conservée dans le pays. Les habitants des Alluets des deux sexes étaient reconnus sous le ministère même du cardinal de Richelieu, tous collectivement, comme seigneurs et dames de leur village, et avaient en cette qualité plein pouvoir de faire rendre la justice en leur nom et par leurs officiers.

Les employés de la monnaie de Rouen étaient exempts de péage aux ponts et aux barrières ; ils portaient sur la poitrine une médaille à l'effigie du roi, avec ces mots : *Laissez passer les monnoyeurs.*

L'obligation de courir la pelote pour le roi, institution singulière et qui appartient sans contredit au régime féodal, existait à la Rochelle au seizième siècle. Cet hommage était dû au roi par les nouveaux mariés de l'année. Les gens de noblesse et de pratique étaient obligés d'accompagner la *pelote* du seigneur roi au jour et lieu désignés par lui, pour son plaisir, s'il était présent, sinon pour l'agrément de ses officiers. Chacun des nouveaux mariés de l'année présentait trois pelotes ; l'une figurée des

armoiries du seigneur, et les deux autres entièrement blanches, pour être courues au plaisir dudit seigneur. Cet usage existait aussi à Taillebourg, et le vainqueur dans le droit de pelote avait le passage gratuit pendant un an sur le pont de cette ville.

Dans une paroisse du Poitou, les nouveaux mariés étaient obligés, le jour de la fête patronale, de sauter un fossé très-large rempli d'eau; ailleurs ils devaient courir un béliet qu'on lâchait dans une vaste prairie, ou faire des joutes de bateaux sur la rivière; et toujours il y avait des prix pour les heureux du combat et des amendes pour les vaincus.

Les cerises que les habitants de Groslay portaient à Saint-Denis étaient exemptes du droit de péage. Les habitants racontaient eux-mêmes ainsi le motif de cette exemption : Une femme de Groslay, qui portait ses cerises à vendre à Saint-Denis, y fut détenue parce qu'elle n'avait pas payé le droit de barrage. Pendant son absence, un enfant laissé dans sa maison faillit mourir de faim; la dame Richilde de Groslay fut touchée de cet événement, et afin qu'il n'en arrivât plus de semblable, elle donna à l'abbaye quelques biens. En vertu de cette donation, les habitants de Groslay furent exemptés du droit d'octroi pour les cerises qu'ils portaient à Saint-Denis.

Les péages étaient quelquefois, il faut le reconnaître, tellement multipliés et tellement onéreux qu'ils nuisaient beaucoup au commerce. Un document précieux du quinzième siècle atteste l'importance du commerce orléanais à cette époque, et montre quelles étaient aussi les entraves qu'éprouvaient les négociants sur la Loire.

Cette rivière, qui, descendant des montagnes des Cévennes, parcourt longuement les populeuses campagnes du centre de la France, qui compte sur ses bords tant de belles villes, était autrefois dominée par de hauts et forts châteaux, dont ses flots paisibles baignaient le pied. Les marchands que les châtelains entravaient dans leur

commerce prirent sans doute patience jusqu'au quinzième siècle; mais alors ils firent entre eux une association pour protéger leur défense commune. Ils se constituèrent à l'hôtel de *l'Autruche*, à Orléans, en assemblée de députés des marchands de ville, naviguant et fréquentant la rivière de Loire.

Ces villes anséatiques, car on peut les appeler ainsi, ces villes qui envoyaient des députés, c'étaient presque toutes nos villes commerçantes entre la Seine et la Loire. Trois délibérations de la ville de Nantes, relatives à leur élection, sont comme trois petits monuments municipaux de cette ville. Ces députés étaient salariés, et ils avaient leur procureur général, leurs commis-gérants, leur trésorier pour la levée de la contribution que le roi avait permis aux marchands des villes de s'imposer eux-mêmes; ils avaient aussi leurs avocats, leurs procureurs à la cour présidiale d'Orléans et au parlement de Paris.

Voyons maintenant comment cette fédération sut affranchir successivement son fleuve. En 1429, le seigneur de Fromentières veut prendre plus que les droits du tarif de son péage de Saint-Michau; aussitôt un sergent va lui signifier des lettres du roi pour qu'il ait à mettre fin à ses exactions, et, à son refus, il l'ajourne en justice. En 1451, le sire de Ronignac, seigneur de Méance-sur-l'Allier, s'empare d'un chargement de dix millions de fer que portait un bateau échoué sur cette rivière. La fédération n'était pas seulement pour la navigation de la Loire, mais encore pour celle des rivières affluentes; elle ne perd pas de temps : plaintes (plaintes), assignation des marchands devant le parlement, où le seigneur de Méance est condamné à la restitution et aux dépens. En 1498 et années suivantes, la fédération, qui avait déjà fait réprimer bien d'autres extorsions des seigneurs, a aussi à faire réprimer les extorsions des financiers. Elle s'adresse à la cour des aides, qui, en terme de greffe, dit dans

plusieurs arrêts aux péagers, aux grènetiers, aux contrôleurs : N'ayez à l'avenir à visiter les bateaux des marchands de sel que lorsqu'ils descendront à terre pour vendre leur chargement; n'ayez, gourmands que vous êtes, à vous faire inviter à dîner; et quand les bateaux des marchands navigueront au milieu de la rivière, allez avec un bateau recevoir le péage; et si vous ne voulez pas aller au bateau, ne le forcez pas à venir vers vous, pourvu qu'en passant on vous jette l'argent dans un *navet*, une *pomme*, ou un *bâton fendu*.

Victorieuse une seconde fois de la féodalité, notamment contre la personne de la veuve du seigneur de Montjean, née princesse de Bourbon, et contre Juvénal des Ursins, lesquels pinçaient indûment les provisions de figues et de raisin sec, sur les bateaux passant sous leurs tours, la fédération s'attaque ensuite au clergé, et obtient aussi d'autres arrêts : d'abord en 1525, contre le chapitre de Saint-Martin de Tours; puis en 1529, contre celui de Saint-Aubin d'Angers. Par ces arrêts il est enjoint aux fermiers de s'en tenir strictement aux anciens tarifs. Ce n'est pas tout; la fédération ne craint pas de se mesurer avec les corps municipaux, avec celui de la ville de Decize, qui imposait sur les bateaux un péage pour la construction de son pont. Elle le fait assigner en 1606 devant le conseil du roi; la victoire demeure encore à la fédération; enfin, sous Colbert, elle n'a plus à s'occuper que du curage des digues et des travaux hydrauliques de la Loire.

Aujourd'hui que le gouvernement représentatif et une civilisation avancée répandent de si vives lumières sur la publicité des budgets de l'état, nous avons des impôts sur l'air, puisqu'on taxe les portes et les fenêtres; sur l'eau, puisqu'on afferme le droit de pêche et de navigation; sur la terre, au moyen des contributions foncières; les fruits payent ensuite; l'industrie est soumise aux patentes; les conven-

tions privées portent des tributs au timbre et à l'enregistrement; le collatéral et même l'héritier direct ne peuvent succéder sans que le fisc y participe; le luxe, les plaisirs, les spectacles, tout est sujet à des taxes, à des redevances.

La plupart de ces impôts sont légitimes, car ils sont nécessaires; ils constituent même une dette sociale, puisque le gouvernement les emploie à défendre, à protéger la grande collection des intérêts généraux et particuliers; si nous les énumérons, ce n'est donc point pour les censurer, mais seulement pour justifier jusqu'à un certain point l'exercice des droits féodaux dans un temps où les seigneurs qui en usaient étaient chargés de protéger par la guerre ou la justice les intérêts de leurs vassaux. Ils avaient même, outre cette considération, des titres que n'ont pas les gouvernements actuels; car la plupart de leurs droits dérivait de concessions territoriales ou pécuniaires qu'ils avaient originairement faites. Au lieu de toucher immédiatement le prix de leur aliénation, ils stipulaient des services corporels ou des fruits annuels, ou des dîmes, ou des rentes; ils étaient donc à l'égard de leurs hommes ce que les propriétaires sont à l'égard de leurs fermiers, ce que les vendeurs sont à l'égard des acquéreurs à terme.

Concluons de tout cela qu'il ne faut point prodiguer de stériles déclamations contre un temps fort mal connu; qu'il ne faut point surtout juger de l'état du peuple, à une époque où l'inégalité dans les conditions et la supériorité d'une classe de la société étaient acceptées comme un fait légal, nécessaire, avec les idées d'indépendance et d'égalité que nous a léguées le dix-huitième siècle.

LOUIS DE MAS LATRIE.

Revue Littéraire.

Les Fiancés, histoire milanaise du dix-septième siècle, par Manzoni, traduits de l'italien par A. D. 2 volumes, chez Réné, rue de Seine, 32.

Dans un des sentiers qui, près de Lecco, bordent le lac de Côme, le 7 novembre 1628, le curé de ce village, don Abbondio, se rendait à son presbytère en lisant son office. Comme il levait les yeux sur une petite chapelle, il vit auprès deux hommes qui s'y étaient apostés comme pour attendre quelqu'un. A leur allure, à leur costume, il reconnut deux *bravi*, espèce d'hommes alors aussi redoutés que puissants. C'était bien don Abbondio qu'ils attendaient au passage, car dès qu'ils l'aperçurent ils se jetèrent des regards d'intelligence qui disaient clairement : « C'est lui ! » Cette rencontre effraya le pauvre curé ; cependant il se mit à réciter un verset à voix haute et essaya de donner à sa contenance l'apparence du calme. Comme il arrivait près des deux bandits : « Seigneur, curé lui dit l'un, vous avez le projet de marier demain Lorenzo Tramoglini à Lucia Mondella ? — C'est très-vrai, répondit en tremblant le curé. — Eh bien, ajouta le brave, il ne faut pas que ce mariage se fasse, ni demain, ni jamais. — Mais, messieurs, reprit don Abbondio, si cela dépendait de moi seul, rien ne serait plus facile. — Celui qui fera ce mariage, dit l'autre *bravo* en jurant, ne pourra s'en repentir... car on ne lui en donnera pas le temps. — Allons, reprit plus doucement le premier brave, le seigneur curé sait vivre, et nous n'avons pas l'intention de lui faire du mal, pourvu qu'il soit raisonnable. Seigneur curé, ajouta-t-il, l'illustre seigneur Rodrigue, notre maître, vous salue affectueusement. »

A ce nom, la terreur de don Abbondio augmentant encore, il fit instinctivement

une inclination profonde. « Eh bien, ajouta le brave, que dirons-nous de votre part au très-illustre seigneur Rodrigue ? — Que je suis disposé... très-disposé à lui obéir. » En prononçant ces mots, le curé était tellement saisi d'épouvante, qu'il ne put discerner leur véritable sens. Les bravi les prirent pour une promesse et s'éloignèrent en souhaitant une bonne nuit à don Abbondio.

Demeuré seul, le pauvre curé se mit à envisager les difficultés de sa position. Don Rodrigue était connu pour ne pas menacer en vain ; on ne pouvait donc songer à contrevenir à ses ordres, car dans ces temps la force légale était nulle, et les moyens employés pour réprimer les violences des grands n'aboutissaient qu'à rendre plus violentes les vexations qu'avaient à souffrir les citoyens paisibles.

Le curé rentra chez lui l'esprit absorbé par les plus pénibles réflexions ; durant toute la nuit elles ne lui laissèrent pas un moment de repos, et lorsque le jour parut, ses angoisses redoublèrent... car c'était le jour du mariage.

Le fiancé en effet ne se fit pas attendre. Il arriva chez le curé avec l'empressement d'un homme de vingt ans qui va épouser la femme qu'il aime. Renzo (diminutif de Lorenzo), orphelin dès son bas âge, était fileur de soie ; assez habile ouvrier, il gagnait aisément sa vie et trouvait encore du temps pour cultiver le petit champ qu'il avait payé de son argent ; car il était devenu bien économe depuis qu'il songeait à épouser Lucia, une jolie fileuse de soie, fille de la veuve Agnès Mondella.

« C'est moi, seigneur curé, lui dit-il ; je viens savoir à quelle heure il vous convient que nous nous rendions à l'église. » A cette demande si précise et si simple, don Abbondio ne put trouver à répondre que par des divagations au travers desquelles Renzo parvint cependant à entrevoir la vérité et finit par la découvrir tout entière. Effrayé des suites de sa confiance, le bon curé prit la fièvre et se mit au lit.

Renzo, furieux, s'en revint la main crispée sur le manche de son poignard et menaçant les murs du château de don Rodrigue. Arrivé chez sa fiancée, où les parents, les amis étaient réunis pour la noce, il les congédia en disant que le curé était malade ; puis, seul avec Agnès et Lucia, il leur raconta le refus du curé et l'audace de don Rodrigue. « Mon Dieu ! s'écria Lucia d'une voix émue, voilà ce que je craignais ! — Et vous n'en avez rien dit à votre fiancé ? reprit Renzo d'un ton de reproche. — Et tu m'en as fait un mystère ? ajouta Agnès, essuyant les larmes de sa fille. — Je ne voulais pas vous donner un sujet de trouble, » répondit Lucia en rougissant. Elle raconta alors que, plusieurs fois, revenant de la filature, elle avait rencontré don Rodrigue, qui lui tenait des discours inconvenants et paraissait avoir de méchants desseins sur elle. Elle avait confié ses craintes au père Cristoforo, son confesseur, qui lui avait conseillé de se marier au plus tôt pour faire cesser les poursuites de cet indigne seigneur.

La nuit étant venue, le fiancé se retira chez lui désespéré. Pour sortir de l'embarras dans lequel elle se trouvait, Lucia fit prévenir son confesseur qu'elle demandait son assistance. C'était agir sagement, car le père Cristoforo était un homme d'un caractère respectable, et qui cachait sous l'humble condition de capucin une profonde connaissance des hommes. Il arriva bientôt. Agnès Mondella lui exposa la pénible situation de ses enfants. « Pauvres malheureux, dit le bon père, le Seigneur vous envoie cette épreuve ! — Ne nous abandonnez pas ! s'écria Lucia toute en larmes. — Aujourd'hui même, répondit le capucin, j'irai au château : si Dieu donne de la force à mes paroles, tant mieux ! s'il en est autrement, Dieu nous inspirera quelque autre moyen de toucher le cœur de don Rodrigue. »

Le manoir de ce seigneur, semblable à une petite forteresse, s'élevait sur la cime

d'une montagne. Ce ne fut qu'après beaucoup de fatigues que le bon père arriva dans cette sinistre habitation. Les deux *bravi* se tenaient à la porte. Il trouva le maître à table au milieu de ses compagnons de débauches. Le capucin lui demanda humblement un entretien ; l'ayant obtenu : « Seigneur Rodrigue, lui dit-il, pour l'amour de Dieu, de ce Dieu devant qui nous paraîtrons tous... il montrait le crucifix de bois pendu à sa ceinture, ne vous obstinez pas à refuser à de pauvres enfants le bonheur si facile et si mérité qu'ils désirent... Songez que Dieu voit leurs larmes et entend leurs plaintes... — Eh bien, répondit don Rodrigue, puisque vous croyez que je puis beaucoup pour cette jeune fille, qu'elle se mette sous ma protection ; elle ne manquera de rien ici... » A ces mots le visage du saint homme s'enflamma d'une vive indignation. « Votre protection ! s'écria-t-il ; vous avez comblé la mesure... je ne vous crains plus. — Tu oses me parler ainsi, frère ! — Je vous parle comme à celui qui n'a plus la crainte de Dieu. — Et dans ma demeure ! ajouta Rodrigue furieux. — J'ai pitié de votre demeure, répondit froidement le capucin. Croyez-vous que le Dieu qui a créé la terre et le ciel reculera devant vos quatre pierres ? Lucia est sous la protection de Dieu et vous sous sa malédiction. » Don Rodrigue, muet de surprise et de rage, retrouva enfin la parole pour faire chasser le saint homme, qui baissa la tête et sortit, non sans remarquer un des hommes du château qui le suivait en longeant les murailles. C'était un ancien serviteur du père de don Rodrigue. Cet homme mit un doigt sur sa bouche et fit signe au capucin de le suivre dans une allée obscure. « J'ai tout entendu, lui dit-il ; je sers un maître bien coupable !... mais je voudrais sauver mon âme. — Que Dieu vous bénisse ! répondit Cristoforo, étendant ses deux mains sur la tête du vieillard, qui s'inclina comme un enfant. — Partez vite ! mon père, ajouta

cet homme ; demain je saurai ce que machine don Rodrigue, et j'irai vous trouver à votre couvent. » Le bon frère réfléchissait à ce secours qui lui venait si à propos, lorsque levant les yeux il vit le soleil qui se couchait, et se hâta de rentrer au couvent avant la nuit, ainsi que le prescrivait la règle de son ordre

Pendant ce temps Agnès avait dit à sa fille et à Renzo : « J'ai un moyen de vous tirer d'affaire, mais il faut du courage et de l'adresse. — J'en aurai, » s'écria le fiancé, regardant Lucia qui pleurait en apprêtant le repas du soir. « Si vous étiez mariés, ajouta Agnès, il serait plus facile d'éviter don Rodrigue. — Sans doute ! répondit Renzo : à Bergame un bon ouvrier en soie est reçu à bras ouverts ; nous irions tous les trois ensemble y vivre tranquilles à l'abri de cet infâme seigneur ; n'est-ce pas, Lucia ? — Oui, dit-elle en soupirant ; mais comment nous marier ? — Écoutez-moi bien, reprit Agnès. J'ai entendu dire à des gens habiles que pour faire un mariage il faut un prêtre, mais qu'il n'est pas nécessaire que ce prêtre célèbre le mariage, sa présence suffisant pour le rendre valide. On prend deux témoins, on se rend chez le curé, on le saisit à l'improviste ; le fiancé dit : *Seigneur curé, voici la femme que je choisis* ; la fiancée dit : *Seigneur curé, je prends cet homme pour mari*. Le curé et les témoins entendent ces paroles, et le mariage est aussi bon que si le pape l'avait consacré. » Renzo adopta ce moyen ; mais Lucia, dont l'âme franche repoussait toute ruse, s'y décidait avec peine. Cependant elle céda pour éviter que Renzo ne se vengeât de don Rodrigue. Le soir venu, ils se rendirent, ainsi que leurs témoins, chez le curé, s'y introduisirent à force d'adresse. Mais le fiancé prononçait à peine le premier mot de la formule du mariage, que le curé renversa la lampe, jette le tapis de sa table sur la tête de la fiancée et se met à la fenêtre en criant : « Au secours ! » Le sacristain sonne les cloches, les habitants du

village sortent de chez eux... les témoins se retirent, et les fiancés et Agnès se sauvaient, lorsqu'ils rencontrent un envoyé du père Cristoforo qui venait leur dire de se rendre au couvent. Le bon père les attendait dans l'église. « Le serviteur de don Rodrigue m'a prévenu, leur dit-il, que les *bravi* aux ordres de son maître doivent cette nuit enlever Lucia. Ce pays n'est pas sûr pour vous, mes enfants. Vous, dit-il aux femmes, allez à Monza ; le père gardien de notre couvent sera pour vous un autre père Cristoforo. Toi, Renzo, va à Milan à notre couvent de la porte Orientale ; le père Bonaventure te recevra comme un fils. Et maintenant demandons au Seigneur qu'il vous donne la force de vouloir ce qu'il voudra. »

Tous se mirent en prière ; puis la mère et la fille prirent la route de Monza, où Lucia trouva un asile dans un couvent de femmes ; et Agnès revint à Lecco. Quant à Renzo, arrivé à Milan, s'étant trouvé dans une émeute occasionnée par la disette, il fut arrêté, puis délivré par le peuple, pourchassé, puis banni par un arrêt, et se sauva à Bergame, chez un de ses amis, qui le fit entrer dans une filature sous un nom supposé.

Mais don Rodrigue, furieux de ce que sa proie lui était échappée, s'adressa à un puissant seigneur, son voisin, homme célèbre par ses crimes, et dont le nom était un mystère ; nous désignerons cet homme sous le nom de *l'inconnu*. Cet homme avait des intelligences dans le couvent de Monza : on employa la ruse pour en faire sortir Lucia ; elle fut enlevée et amenée un soir au château de *l'inconnu*... Dans cette nuit d'angoisses, la fiancée fit vœu de se consacrer à la Vierge si elle la rendait pure à sa mère. Le lendemain, *l'inconnu* se présente ; Lucia se jette à ses pieds : « Rendez-moi la liberté, lui dit-elle ; en faveur d'une seule œuvre de miséricorde, Dieu pardonne tant de fautes ! » *L'inconnu*, pour la première fois, se sent attendri à la vue de la douleur ; pour la première fois il

éprouve des remords.... Une révolution s'opère dans son âme : « Je délivrerai cette jeune fille, » se dit-il.... En effet, le lendemain elle était rendue à sa mère ; mais comme elle avait encore à craindre don Rodrigue, une dame riche, émue des malheurs de Lucia, l'emmena avec elle à Milan.

Renzo, qui ne savait pas écrire, ne recevait que de rares nouvelles de sa fiancée ; il apprit cependant que , d'après un vœu qu'elle avait fait, il ne pouvait plus y avoir de mariage entre eux. Bientôt la guerre ruina, désola ce malheureux pays, des soldats allemands y apportèrent la peste. Après le départ des troupes, le fléau se déclara avec violence ; Renzo en fut atteint ; mais à peine remis, il accourut à Milan chercher sa fiancée, et retrouva au lazaret Lucia, qui venait de subir la contagion. Dans ce lazaret était aussi le père Cristoforo, donnant des soins aux malades. Renzo lui raconta le nouveau malheur qui le séparait de sa fiancée ; le bon père se rendit auprès d'elle. « Le vœu que vous avez fait à la Vierge est nul, dit-il à sa pénitente : le Seigneur accepte le sacrifice que nous lui faisons de nos propres biens ; nous pouvons lui offrir notre volonté,

mais non la volonté des autres envers qui nous nous sommes déjà obligés... D'ailleurs, si vous le demandez, je puis vous délier de ce vœu... — Je le demande, répondit en rougissant la fiancée. »

Si vous désirez savoir, mesdemoiselles, ce que deviennent les personnages que je vous ai fait connaître, je vous dirai que don Rodrigue meurt de la peste. *L'inconnu* se repent ; le cardinal Frédéigo Borromée, dont je ne vous ai pas parlé, se montre le modèle des prêtres catholiques ; le curé Abbondio est réprimandé par son chef pour avoir refusé de marier les fiancés. Il les marie enfin ; ils sont riches, ils travaillent, ils sont heureux... et Lucia devenue mère d'une fille la nomma *Marie*, en souvenir de son vœu à la vierge. Dans ce roman la description de la peste du Milanais offre des détails horribles et touchants... Manzoni a pris pour but moral et religieux : le pardon des injures.

Cet ouvrage intéressant fait partie de la *Bibliothèque des demoiselles*, que publie le libraire René.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Étrangère.

A MORNING IN SPRING.

Lo! the bright, the rosy morning,
Calls me forth to take the air :
Cheerful spring, with smiles retaming,
Ushers in the new-born year.

Nature, now in all her beauty,
With her gently-moving tongue,
Prompts me to the pleasing duty
Of a grateful morning song.

See the early blossoms springing!
See the jocund lambskins play!
Hear the lark and linnet singing,
Welcome to the new-born day!

UNE MATINÉE DE PRINTEMPS.

Voyez ! la rose et brillante aurore me convie
à sortir pour respirer l'air frais : l'aimable printemps qui commence et annonce l'année revient avec son doux sourire.

Parée de toute sa beauté, la nature m'appelle de sa plus douce voix : c'est elle qui me dicte le devoir, le doux devoir d'offrir à Dieu, au matin, un chant de reconnaissance.

Voyez pousser les premiers boutons ! Voyez s'ébattre les gais agneaux ! Écoutez le chant de l'alouette et de la linotte ! Écoutez ! elles saluent le jour qui vient de naître.

Vernal music, softly sounding,
Echoes through the verdant grove :
Nature, now with life abounding,
Swells with harmony and love.

Now the kind refreshing showers
Water all the plains around
Springing grass, and painted flowers,
In the smiling meads abound.

Now their vernal dress assuming,
Leafy robes adorn the trees :
Odours now, the air perfuming,
Sweetly swell the gentle breeze.

Praise to thee, thou great Creator !
Praise be thine from ev'ry tongue ;
Join, my soul, with ev'ry creature ;
Join the universal song !

For ten thousand blessings giv'n ;
For the richest gifts bestow'd ;
Sound his praise through earth and heav'n ;
Sound Jehovah's praise aloud !

FAWEETT.

Au fond de la grotte verdoyante, l'écho répète les doux sons de la musique printanière ; pleine d'une vie surabondante, la nature entière répand l'amour et l'harmonie.

Les douces pluies du printemps baignent un moment la plaine, et aussitôt l'herbe naissante et les fleurs diaprées abondent dans les riantes prairies.

Prenant leur parure printanière, les arbres se parent de leur robe de feuillage, et de douces senteurs parfumant l'air gonflent les douces brises.

Louanges à toi, Créateur de toutes choses, louanges à toi ! Que toute langue te bénisse ! O mon âme ! joins tes actions de grâces à celles des autres créatures, unis ta voix à l'hymne universel !

Qu'elles retentissent au ciel et sur la terre, pour les milliers de bénédictions qu'il a répandues sur nous, pour les riches dons qu'il nous a faits ; qu'elles retentissent les louanges de Jehovah !...

M^{me} PAULINE ROLAND.

Education.

Emma et Marguerite.

Enfoncée dans un grand fauteuil Pompadour, le coude appuyé sur une petite table de Boule recouverte d'un riche tapis, les yeux à demi fermés, une jeune femme rêvait profondément. Il faisait un froid vif, mais on ne s'en apercevait, dans le joli salon où elle était renfermée, qu'à l'activité plus ardente de la flamme qui petillait au foyer, et, sans se l'avouer, cette femme ressentait ce bonheur qu'éprouvent les égoïstes lorsqu'ils sont bien et chaudement abrités, tandis que le vent souffle avec violence et

que la neige couvre les toits. Depuis que cette jeune femme s'était assise au coin de sa cheminée, deux fois la grande aiguille de bronze avait fait le tour de son cadran doré, et la belle rêveuse ne semblait pas s'en être aperçue. Ce ne pouvait être ni un chagrin de cœur, ni une douleur profonde et cachée, qui absorbait ainsi toutes ses facultés ; car aucun pli soucieux n'était marqué sur son front lisse et blanc, nul soupir n'entre coupait douloureusement sa respiration... c'étaient sans doute des pensées graves, des projets sérieux, qui la captivaient ainsi... Elle se leva ; et avait sans doute pris une décision sur quelque affaire importante, car ses mouvements étaient assurés lorsqu'elle s'approcha de son armoire à glace, l'ouvrit, y prit un coffret précieux orné de riches fermoirs, et le déposa sur la table. Un trousseau mignon de petites clefs en or était sus-

pendu à une châtelaine de même métal accrochée à sa ceinture; elle choisit une de ces clefs, et ouvrant le coffret elle étala toutes les magnifiques parures qui s'y trouvaient renfermées. C'étaient des diadèmes de diamants, des fleurs formées de perles, de rubis, de topazes, d'améthystes et de saphirs; des bracelets de toutes les formes, des agrafes, des bagues et des flacons de toutes les sortes étincelants sur l'écrin de velours noir. Emma, c'était le nom de la jeune femme, jeta un regard complaisant sur toutes ces belles choses, et ôtant l'abat-jour posé sur le globe de la lampe, elle essaya une à une ces parures. « Oui! dit-elle enfin en posant pour la seconde fois dans ses belles boucles de cheveux blonds des fleurs formées de saphirs, oui, j'avais bien choisi!... cela me sied; et, complétée par cette parure, ma toilette sera délicieuse! » C'est qu'Emma avait un bal le lendemain. Agée de vingt-quatre ans, veuve et maîtresse d'une grande fortune, madame Arvier n'avait point paru dans le monde pendant tout le temps de son deuil; mais enfin il était expiré, et elle voulait que sa première apparition fût un triomphe. Ce n'était cependant point une coquetterie vague et sans but qui lui inspirait ce désir. Quoique vivant dans la retraite depuis la mort de son mari, Emma n'en avait pas moins conservé toutes ses relations; son esprit et sa grâce avaient fait les délices de plus d'une soirée intime. Un haute considération d'ailleurs entourait la jeune veuve, dont la sévérité de mœurs était à l'abri de tout reproche. On vantait surtout sa piété, sa charité, car elle remplissait tous ses devoirs de religion avec la plus édifiante exactitude, et les associations de charité ne possédaient pas de dame patronesse plus zélée et plus infatigable. Les soins attachés à ce titre l'avaient mise en rapport avec des personnes d'un rang très-élevé; et, charmées de sa réputation de vertu, puis de son amabilité personnelle, plusieurs nobles dames n'avaient point dédaigné de

se lier avec elle. Madame Arvier était cependant d'une naissance obscure, et son mari, homme de finance, n'avait été que le fils d'un commerçant; mais élevée dans une pension à la mode, Emma possédait des manières distinguées, des talents, une grande beauté, et surtout cette élégance exquise qui semble le cachet d'une femme comme il faut. Aussi, du temps de son mari, l'avait-on accueillie et fêtée dans les salons aristocratiques, où nulle femme de son état n'était admise. Cette faveur lui avait donné une très-vive satisfaction de vanité; elle fut enchantée de pouvoir nommer son amie madame la comtesse ou madame la marquise; mais bientôt ce bonheur ne lui suffit plus; elle ne put répéter sans envie ces titres pompeux et sonores... en vain son équipage était-il nouveau et magnifique, elle l'eût donné de bon cœur pour une simple voiture avec le droit d'y faire peindre une couronne armoriée. Ce désir, le seul peut-être qu'Emma ne pût satisfaire, était devenu pour elle un véritable tourment, et afin de l'adoucir, elle s'entourait de toutes les splendeurs du luxe, de toutes les séductions de la coquetterie, de tous les charmes de la vertu, pour couvrir son nom de leur éclat et faire oublier sa vulgarité... lorsqu'une mort prématurée lui ayant enlevé son mari, elle entrevit dans l'avenir la réalisation possible de son rêve, et tous ses efforts tendirent à l'accomplir. La baronne de Verseuil, femme âgée et spirituelle, était une des personnes qu'Emma voyait le plus habituellement. La baronne recevait deux fois par semaine; une société peu nombreuse, mais choisie, rendait son salon fort agréable, et Emma, qu'elle aimait comme sa fille, l'aidait avec beaucoup de grâce à en faire les honneurs. Revenu depuis quelques mois à Paris, après un séjour de trois années en Italie, le comte Ernest de Marigny était maintenant un des habitués les plus assidus de cette réunion. Le comte avait trente ans, il était beau, plein de noblesse, de franchise

de bonté ; il possédait une belle fortune, et la mort de ses parents le laissait parfaitement libre et maître de sa volonté. Il vit Emma, céda à l'ascendant irrésistible de sa beauté, et prit rang au nombre de ses adorateurs. Mais quand il entendit toutes les bouches faire l'éloge de la jolie veuve, et répéter à l'envi que c'était un ange de vertu et de charité, il sentit naître pour elle au fond de son cœur un sentiment de tendresse fondé sur l'estime la plus profonde. On ne se méprend guère aux sentiments qu'on inspire... Emma lut bien vite dans les regards du comte qu'elle avait réussi à lui plaire, et dès lors elle mit tous ses soins à se rendre plus aimable encore. Ses yeux charmants devinrent mélancoliques et doux, son sourire gracieux, sa parole entraînante ; enfin elle déploya tout ce que la nature et l'art lui avaient donné de charmes, mais avec une telle apparence de simplicité qu'il eût été impossible de lui supposer le moindre calcul. Pourtant Emma n'aimait point M. de Marigny. Elle avait le cœur sec, et cette femme qu'on voyait cousant des vêtements grossiers pour les pauvres, qui faisait des loteries pour les établissements de charité, qui, à la messe du dimanche jetait des pièces d'or dans la coupe présentée par le curé de sa paroisse ; cette femme enfin, dont le nom était inscrit fastueusement à côté de toutes les bonnes œuvres, n'avait jamais fait une aumône secrète, et donné pour la seule joie de soulager une misère. Non, elle n'aimait point le comte ; l'égoïsme et la vanité remplissaient trop son cœur pour qu'un saint amour pût y trouver place ; mais elle ambitionnait un titre et caressait doucement la pensée d'échanger le nom obscur de madame Arvier contre celui de comtesse de Marigny. Rempli pour la belle veuve de soins empressés et d'attentions délicates, Ernest cependant n'avait point encore fait l'aveu de la tendresse qui se révélait seulement dans sa conduite et dans ses regards ; peut-être respectait-il les vêtements de

deuil qui la couvraient, et attendait-il pour s'expliquer... Ainsi le pensait Emma, et il lui tardait de voir le jour où, belle et parée, elle paraîtrait aux yeux du comte au milieu d'un monde brillant qui lui prodiguerait ses hommages... Voilà pourquoi elle avait médité si sérieusement sa toilette pour ce bal, et tenait à s'y montrer plus séduisante que jamais. Aussi avec quelle joie elle avait quitté les robes d'étoffes noires qui depuis longtemps l'importunaient de leur couleur sombre ! avec quel plaisir elle essaya les frais atours qui allaient ajouter leur prestige à sa beauté ! Il arriva enfin, ce moment si désiré ; certes sa vanité dut être satisfaite, et sa confiance en elle-même bien assurée, quand, à son entrée dans le salon, un murmure flatteur l'accueillit, et que des félicitations lui furent adressées de toutes parts. M. de Marigny vint la saluer ; seul, peut-être, entre tous les hommes, il n'eut pas de compliments pour elle ; mais l'admiration qu'elle lui inspirait était peinte sur sa noble et franche physionomie par des regards plus éloquents que n'eussent été des paroles. On dansa, et ce fut pour Emma l'occasion de déployer aux yeux d'Ernest ce qu'il y avait d'élégance dans sa taille, de légèreté dans sa démarche, de noblesse dans tous ses mouvements ; puis elle alla s'asseoir près d'un groupe de femmes âgées ; là elle voyait une cour nombreuse se former autour d'elle et lui accorder le sceptre de la gaieté, de l'esprit et de la grâce, lorsque tout à coup la nouvelle d'un accident arrivé à la porte de l'hôtel se répandit dans le salon. Un pauvre ouvrier, renversé par une voiture, venait d'être foulé sous les pieds des chevaux ; il était blessé grièvement, et la suite de ce malheur allait peut-être plonger une famille entière dans la misère. Aussitôt madame Arvier s'émeut, des larmes de pitié roulent bien touchantes dans l'azur de ses beaux yeux. « Mesdames, s'écrie-t-elle, secourons ce malheureux ! Tandis que nous ne songeons qu'au plaisir, de pauvres êtres vont souffrir et se désoler.

Ah ! cette pensée détruirait tout notre bonheur ! » Et la jeune femme ôta de son doigt une riche bague. Toutes les bourses s'ouvrirent, chacun voulut déposer son tribut entre les mains de la jolie veuve, et on la chargea de compléter cette œuvre méritoire en portant elle-même ce petit trésor à ceux dont le malheur l'intéressait si vivement. Ernest, qui avait oublié sa bourse, s'approcha, en s'excusant de n'avoir pas d'or sur lui ; il sollicita respectueusement la permission d'aller le lendemain chez madame Arvier joindre son offrande à la masse commune ; cette permission lui fut accordée avec joie, et le plus gracieux sourire l'accompagna.

Le lendemain tout était préparé dans l'appartement d'Emma avec cette coquetterie dévote dont elle savait tirer un si merveilleux parti. Les rideaux de tulle brodé ne laissaient pénétrer que les rayons adoucis d'un jour à demi voilé ; des fleurs fraîches et embaumées s'épanouissaient dans de riches vases de porcelaine du Japon ; des romances nouvelles s'étaient sur un piano d'Erard, négligemment ouvert ; puis un livre d'Évangiles, enrichi de peintures admirables, était posé sur une table à côté de la jeune femme, dont un négligé charmant faisait ressortir la ravissante beauté ; tandis que derrière elle, suspendu au lambris, un grand christ d'ivoire, sur un fond de velours noir, semblait veiller sur elle et la couvrir de sa protection divine. Vingt fois elle avait été à la fenêtre soulever un coin du rideau pour voir si elle n'apercevrait pas le comte ; enfin un tilbury s'arrêta à la porte de l'hôtel... c'était lui !... Emma jeta un dernier regard à la glace, arrangea encore les boucles de ses cheveux et les plis de sa robe, puis se rassit, et prenant un grossier sarrau jeté sur une corbeille élégante, elle semblait travailler assidûment... On annonce M. de Marigny ; elle se lève, le reçoit avec une grâce parfaite, puis abandonne son ouvrage, qui bien évidemment était destiné pour ses pauvres. « Comme

tout est calme et suave autour d'elle ! se dit Ernest ; qu'il y aurait de bonheur à partager sa vie avec cet être si pur et si saint ! » Le regard d'Ernest traduisait si bien sa pensée qu'Emma sentit son triomphe certain.

Huit jours s'écoulèrent pendant lesquels le comte vint assidûment près de madame Arvier ; une douce intimité s'était établie entre eux ; ils parlaient de leur union prochaine et faisaient mille projets d'avenir... elle avait donc atteint le but de tous ses desirs... elle allait être comtesse ! l'égale de toutes ces femmes qu'elle avait enviées, et serait enviée à son tour... quel bonheur ! Un jour Ernest arriva plus empressé, plus affectueux que jamais. « Ma chère Emma, lui dit-il avec tristesse, combien je suis malheureux ! je viens de recevoir une lettre qui m'appelle à cent lieues de Paris ; il faut que je parte demain ; mon absence sera d'un mois, un mois sans vous voir !... comprenez-vous ce que je vais souffrir d'ennui ? — Ce sont donc des affaires bien urgentes ? demanda Emma contrariée. — C'est pour la succession d'un grand parent ; mon notaire m'écrit que ma présence est indispensable. Demain soir je serai sur la route de Besançon. — Besançon ! répéta madame Arvier avec un léger mouvement d'inquiétude qu'elle réprima presque aussitôt. — Oui, je pars pour Besançon, reprit Ernest ; y connaissez-vous quelqu'un ? — Non, répondit-elle, et vous ? — Je n'y ai de relations qu'avec des hommes d'affaires. — Tant mieux pour ma jalousie, dit-elle en souriant, vous reviendrez plus vite. »

Ernest partit ; ses lettres répétaient les protestations les plus tendres ; mais au bout de trois semaines cette correspondance empressée cessa tout à coup. Emma, inquiète, demanda au comte la cause de son silence. Il répondit froidement que de nouvelles affaires le retenaient, qu'il ne savait au juste quelle serait l'époque de son retour. « D'ailleurs, ajouta-t-il, de mûres réflexions m'ont convaincu qu'il n'existe pas

entre nous une sympathie assez grande pour assurer notre bonheur mutuel; veuillez donc oublier, madame, que j'ai osé élever mes vœux jusqu'à vous, et agréez les hommages respectueux de votre très-humble et très-obéissant serviteur

» COMTE DE MARIGNY. »

Ce fut un coup de foudre pour la jeune veuve; ce qui l'irritait davantage, c'est que cette lettre ne contenait pas un reproche qui pût indiquer un motif de rupture. Une pensée se présentait bien à l'esprit d'Emma, mais elle s'efforça de la repousser comme invraisemblable; une passion nouvelle avait plutôt changé les projets d'Ernest; pourtant cette supposition s'accordait peu avec son caractère. Une agitation nerveuse s'empara de la jeune veuve, et pendant plusieurs jours elle souffrit horriblement de l'affront sanglant qu'elle venait de recevoir. Puis cherchant mille raisons, elle se demanda, ne pouvant expliquer cette conduite, si ce n'était pas une épreuve, une folle idée d'Ernest, soupçonneux et jaloux, qui viendrait repentant implorer son pardon. Cet espoir la calma un peu; elle s'y rattacha, et attendit le jour qui devait ramener une conquête que, sûre de ses charmes, elle croyait facilement ressaisir. Un mois cependant s'était encore écoulé dans ces alternatives continuelles de dépit et d'espérance, lorsqu'un soir, chez madame de Verseuil, dans ce salon où elle avait rencontré Ernest pour la première fois, elle tressaillit vivement en entendant annoncer M. le comte de Marigny. La belle figure d'Ernest semblait rayonnante; il fit ses compliments à la maîtresse de la maison, salua toutes les dames, s'approcha d'Emma, et s'informa avec politesse de sa santé, sans affectation comme sans embarras. Les yeux de la jeune veuve semblaient l'interroger; mais soit qu'il ne s'en aperçût pas ou ne voulût pas s'en apercevoir, ses regards furent muets et il s'engagea paisiblement dans la conversation générale. « Votre absence a été bien lon-

gue, monsieur le comte, lui dit affectueusement une dame; quel motif puissant vous a retenu si longtemps loin de nous, et qu'avez-vous donc fait en province pendant deux grands mois? — Je vais vous le raconter, madame, répondit Ernest; mon histoire est courte et fort simple.

» J'étais parti, vous le savez, pour recueillir un héritage. Comme je devais rester un mois à Besançon, je ne voulus pas le passer à l'hôtel; je suis peu à mon aise dans ces sortes d'établissements toujours bruyants et encombrés. Mon domestique me trouva un logement convenable dans une maison paisible et je m'y installai aussitôt. Mon hôtesse, madame Dermont, veuve d'un brave officier dont la mort l'avait laissée sans fortune, vivait avec sa fille, jeune personne de dix-huit ans, modeste et bien élevée. Marguerite, c'est son nom, m'intéressa dès que je la vis; non qu'elle fût précisément jolie, mais il y avait en elle quelque chose de doux et de candide; sa parole était simple et sérieuse, on ne pouvait la voir sans l'aimer et sans éprouver pour elle du respect. »

A cet éloge prononcé avec affection, madame Arvier se mordit les lèvres, et lança sur le comte un regard plein de reproches. Lui continua paisiblement son récit.

« Je n'échangeai d'abord avec mes voisines que quelques paroles de politesse, chaque fois que je les rencontrais dans l'intérieur de la maison; mais l'ennui de la solitude me fit bientôt rechercher leur société. Marguerite, quoique sans fortune, avait reçu une bonne éducation; elle était instruite autant qu'il est nécessaire à une femme de l'être, elle possédait même des talents; plusieurs dessins, son ouvrage, ornaient leur petit salon, et un modeste piano révélait qu'elle était musicienne. Elle n'avait cependant que de bien rares instants à donner à ces occupations agréables, car elle travaillait habituellement à des ouvrages de broderie qu'elle faisait avec l'adresse et

l'habileté d'une fée. Madame Dermont s'occupait des soins du ménage, allait reporter l'ouvrage confié à sa fille, et celle-ci ne sortait que le dimanche, accompagnée de sa mère, pour aller à l'église. La vie de ces deux femmes était ainsi uniforme, mais douce, et grâce à l'habitude du travail, elles ne connaissaient ni l'ennui ni la pauvreté. Elles avaient eu des jours meilleurs et étaient bien certainement supérieures à leur position actuelle; mais elles l'acceptaient avec résignation, et la dignité simple de leur caractère ne s'y était point altérée. Plus je voyais ces dames, plus je me sentais d'estime et de respect pour elles. Je songeais souvent au plaisir que j'aurais de pouvoir ajouter un peu de bien-être au strict nécessaire qu'elles possédaient; mais le moyen de leur rien offrir sans blesser leur délicatesse!... lorsqu'un jour que je m'étais levé plus tôt que de coutume, ayant ouvert ma fenêtre, je vis Marguerite sortir de la maison d'en face; les gens qui l'habitaient semblaient être des ouvriers fort grossiers, et je me demandais quelles relations pouvaient exister entre eux et mademoiselle Dermont; quand je la revis dans la journée, je lui dis en riant qu'elle faisait ses visites de bien grand matin. « Ah! vous m'avez-vue, Monsieur, dit-elle en rougissant; je venais de chez mademoiselle Hamelin. »

A ce nom, madame Arvier pâlit, un mouvement nerveux contracta ses lèvres, et elle baissa les yeux sous le regard sévère d'Ernest, qui continua sa narration.

« Mademoiselle Hamelin ne sort pas, reprit madame Dermont; c'est une personne extrêmement âgée et infirme; ma fille va la voir tous les matins avant de se mettre à l'ouvrage, et moi je tâche de trouver un moment à lui donner dans le cours de la journée. » Une idée se présenta à mon esprit; je pensai que cette demoiselle Hamelin était la personne qu'il me fallait pour m'aider à faire accepter aux dames Dermont le don que je désirais leur offrir. Le lendemain, ayant choisi l'instant où elles se trou-

vaient occupées, je m'enfonçai dans l'allée étroite d'une maison sombre et délabrée; je demandai mademoiselle Hamelin à la première personne que je rencontrai. « C'est tout en haut, » me répondit-on. Je montai trois étages d'un petit escalier tournant, dont les marches craquaient sous mes pas. L'aspect triste et pauvre de cette maison me serrait le cœur; mais ce fut bien pis quand j'eus ouvert la première porte qui se présentait devant moi... Seule et assise dans un vieux fauteuil de jonc, une créature qui n'avait presque rien conservé d'humain essaya de se lever à mon approche; mais ses jambes refusant de la soutenir, elle retomba affaissée sous son propre poids.

« Vous ne pouvez, mesdames, vous faire une idée de cette image effrayante de la vieillesse et de la misère. Figurez-vous une chambre basse et enfumée, un mauvais lit sans rideaux, de pauvres meubles prêts à tomber de vétusté, et au milieu de tout cela une femme au dos voûté, dont la tête penchait sur sa poitrine tandis que ses mains décharnées serraient les lambeaux d'une couverture qui servait à la garantir du froid. Ses yeux éteints et enfoncés paraissaient avoir perdu la lumière, et l'expression de la souffrance était seule empreinte sur cette figure qui semblait déjà appartenir à un cadavre. J'éprouvai d'abord un sentiment de dégoût, mais une pitié douloureuse le remplaça au même instant: « Est-ce bien, dis-je, à mademoiselle Hamelin que j'ai l'honneur de parler? — Oui, monsieur. Mais je ne vous connais pas, répondit la vieille femme d'une voix faible et tremblotante, en fixant sur moi son regard terne. — Je demeure chez madame Dermont, elle m'a parlé de vous, ma bonne demoiselle... et... je suis venu vous voir, ajoutai-je, ne sachant plus guère quelle conversation entamer. — Vous, monsieur! vous êtes venu me voir; quelle bonté! une pauvre vieille comme moi! Asseyez-vous donc, je vous en prie! » Et du doigt elle m'indiquait une chaise. Un coup d'œil

jeté de nouveau dans la chambre me fit remarquer que tout était propre dans ce pauvre vieux ménage, si bien en harmonie avec sa propriétaire. « Vous êtes donc seule, mademoiselle ? lui dis-je. — Hélas ! oui, toute seule ! Ah ! c'est bien triste ! — Vous n'avez donc point de parents ? — Ils sont tous morts ; je vis trop longtemps, monsieur ; il ne me reste qu'une petite nièce, l'enfant du fils de ma pauvre sœur ; mais elle demeure à Paris, et ne s'occupe guère de moi. Sans cette bonne madame Dermont et sa fille, qui est un ange, personne sur la terre ne viendrait à mon secours. Pourtant elles sont pauvres et obligées de travailler pour vivre ; mais ce sont elles qui me nourrissent, qui me servent, qui me consolent. Oh ! que Dieu les bénisse et les récompense comme elles le méritent ! »

En disant ces mots, la voix de la vieille femme s'émut, ses traits ridés s'animent, et une larme roula sur sa joue creuse. J'étais profondément attendri ; la pitié pour l'une, l'admiration pour les autres remplissaient mon cœur d'émotion. « Mais votre petite nièce est donc pauvre, lui dis-je, qu'elle ne fait rien pour vous ? — Oh ! non, monsieur ; ma nièce a un hôtel, des équipages, des diamants ; c'est une grande dame. — Mais alors pourquoi lui laisser ignorer votre position ? — Ah ! monsieur, je lui ai fait écrire bien souvent, elle sait ma misère ; une fois elle m'a envoyé un faible secours, une aumône, et puis elle a laissé mes lettres sans réponse. — Mais je dois retourner bientôt à Paris ; voulez-vous me donner son adresse ? — Je crains bien, mon bon monsieur, que vous ne preniez une peine inutile. — N'importe ; » et je tirai de ma poche un portefeuille pour y inscrire le nom et l'adresse que me dictait la vieille demoiselle. Ce nom, permettez-moi de vous le taire, mesdames, dit Ernest en jetant un regard sévère sur Emma, qui était devenue pâle comme la mort, et dont les doigts crispés déchiraient convulsivement le mouchoir

de batiste brodée qu'elle tenait à la main, ce nom retentit bien douloureusement dans mon cœur, je me le fis répéter plusieurs fois avant de pouvoir y croire, car je la connaissais cette femme... En rentrant chez moi j'étais au désespoir, et me demandais s'il était vrai que la vertu existât sur la terre. Mais l'image douce et pure de Marguerite vint répondre victorieusement à ma question. Que je la trouvai belle alors cette pauvre jeune fille accomplissant chaque jour et en silence un acte de charité sublime qui n'avait d'autre témoin que Dieu seul ! Qu'il y eut dès lors à mes yeux de noblesse et de grandeur dans la simplicité de ces deux femmes ! Que j'aurais rougi de rien leur offrir ! c'était à moi à leur demander... cette mère possédait dans sa fille un trésor... mon cœur était libre désormais...

« Et vous l'épouserez ? » demandèrent plusieurs voix avec un accent de surprise mêlé du plus vif intérêt.

« Elle est ma femme ! » répondit Ernest. Mes affaires étaient terminées, je ne restai plus que le temps nécessaire pour les préparatifs et la cérémonie de mon mariage. Mademoiselle Hamelin est maintenant dans une bonne chambre bien chaude, avec une fille pour la servir. Ma belle-mère nous a suivis pour ne nous quitter jamais ; quant à Marguerite, vous la verrez, mesdames, et j'ose espérer que vous la trouverez digne de votre bienveillance.

« Oh ! pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ? » s'écrièrent toutes les femmes. « Elle est ici, » répondit madame de Verseuil ; « Ernest m'a fait une surprise en m'annonçant son mariage, et moi j'ai voulu lui faire une surprise à mon tour... » En disant ces mots, madame de Verseuil sortit, et reparut conduisant par la main une jeune femme mise avec élégance, pleine de grâce, de beauté, et qu'une vive émotion rendait encore plus charmante. « Mesdames, dit madame de Verseuil, je vous présente madame la comtesse de Marigny. » Chacun

s'empres-
sa autour de Marguerite, on l'ac-
cueillit comme une amie; elle répondit à
toutes les félicitations avec convenance, et
son mari était heureux et fier, tandis qu'elle
levait sur lui des regards de reconnais-
sance et d'amour. Quant à madame Arvier,
elle s'était enfuie à la dérobée pendant
cette scène, et ne reparut jamais dans ce
salon où elle venait de recevoir une leçon
si cruelle.

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

Sainte Solange,

LÉGENDE.

Par une belle matinée de printemps de
l'an 896, une jeune fille s'en allant aux
champs avec ses brebis vit venir à elle une
pauvre femme inconnue qui portait à son
bras un lourd panier rempli de linge
qu'elle venait de laver. Bientôt la pauvre
femme alla se reposer sur une pierre qui
servait de limite entre deux champs, et
déposa son panier à côté d'elle.

« Ma bonne mère, lui dit la bergère,
donnez-moi votre panier, j'irai le porter à
votre demeure; car je suis jeune et forte,
et vous êtes vieille et infirme. — Que Dieu
vous bénisse! répondit la pauvre femme;
faites comme vous l'avez dit. Moi, je vais
conduire vos moutons, et vous me retrou-
verez auprès du vieux hêtre, dans le pré
Verdier. »

La jeune fille remit sa houlette à l'in-
connue, dit à ses chiens de veiller sur le
troupeau; puis passant sa quenouille et son
fuseau dans la ceinture de sa jupe de laine
grise, elle posa le lourd panier sur sa tête,
et s'achemina vers la cabane que la pauvre
femme lui avait indiquée à l'autre bout du
village.

Cette jeune fille se nommait Solange. La
nature lui avait prodigué ses dons les plus
gracieux; mais la beauté de son corps ne
réflétait qu'imparfaitement la beauté de
son âme. Ses parents étaient chrétiens; ils
habitaient le village de Villemont, situé à
quatre ou cinq lieues de Bourges en Berri.
Bernarts son père cultivait la vigne, Bri-
gitte sa mère filait le chanvre qui croissait
dans un petit champ contigu à son jardin,
et la laine des moutons que sa fille menait
paître dans le pré Verdier, situé au bord
d'une petite rivière appelée la Gravelle.

Tous les soirs, tandis que Bernarts se
reposait de ses durs travaux en arrosant
son petit jardin, Brigitte, assise au seuil de
sa chaumière, près de laquelle surgissait
une fontaine, prenait sa fille sur ses genoux,
lui faisait admirer les merveilles du ciel et
de la terre, et lui apprenait à aimer le Dieu
qui les avait créées... On eût cru voir Anne
instruisant la vierge de Nazareth.

Dès l'âge de sept ans, Solange menait
déjà paître son petit troupeau en cueillant
le long du chemin des coquelicots et des
bleuets dont elle tressait des couronnes
qu'elle allait suspendre aux bras d'une croix
de pierre que le temps avait couverte de
mousse, et qui s'élevait au bord de la Gra-
velle; puis elle se rendait devant le tronc
d'un vieux hêtre sur lequel elle avait atta-
ché une image de la Vierge, et là, ses deux
chiens couchés à ses côtés, elle filait en
chantant des cantiques; ou bien, confiant
ses moutons à la garde de ses chiens fidèles,
elle allait à la fontaine laver ses hardes et
celles de ses vieux parents.

Lorsque Solange eut seize ans, les jeunes
garçons du village disaient que sa modestie
surpassait encore sa beauté, mais que l'azur
de ses grands yeux n'inspirait que l'amour
de la vertu.

C'est qu'ils savaient que dès l'âge le plus
tendre la bergère avait consacré sa vie à
Dieu; aussi ne la regardaient-ils qu'avec
vénération et respect.

Solange portait donc gaiement son far-

deau à travers le village; mais plus elle avançait, plus ce fardeau lui semblait léger... Elle crut même s'apercevoir que le panier avait changé de forme et qu'il exhalait l'odeur des fleurs. Pour s'en assurer elle le posa à terre... Quel fut son étonnement! le grossier panier rempli de linge mouillé s'était changé en une gracieuse corbeille tressée de lis et de roses, qui contenait les plus beaux fruits des vergers! Ne sachant à qui attribuer ce miracle, Solange passa la corbeille à son bras, et revint pensive au pré Verdier. Son troupeau y paissait paisiblement sous la garde de ses chiens; elle se dirigea vers le lieu où la pauvre femme lui avait donné rendez-vous... mais à peine fut-elle arrivée devant le vieux hêtre, qu'au lieu de l'inconnue elle vit la mère du Christ. Alors tombant à genoux, Solange l'adora humblement. « Relevez-vous, lui dit Marie; vierge, vous êtes digne de regarder la reine des vierges. » Toujours à genoux, la bergère osa lever les yeux; l'apparition céleste lui sourit doucement, fit un signe qui voulait dire : Au revoir! et disparut en laissant après elle un doux parfum des cieux.

Depuis ce jour, les habitants de Villemont apercevaient quelquefois près du vieux hêtre une forme divine dont la tête était couronnée d'étoiles, et, à ses côtés, la chaste bergère : toutes deux filaient et chantaient les louanges du Seigneur.

Bientôt des miracles vinrent annoncer aux hommes le pouvoir que Dieu accordait à la pureté et à la charité de Solange. La fontaine où elle allait laver son linge rendait la vue aux aveugles; les couronnes de coquelicots et de bleuets qu'elle suspendait tous les matins à la croix de pierre en étaient détachées le soir par les bergers et les bergères, qui se les partageaient pour porter les fleurs à leur chapeau de paille, ou les placer au-dessus de leur porte, afin de se préserver eux et leurs bestiaux de tous dangers.

La légende dit qu'une veuve avait deux

enfants, un fils de deux ans, qui venait de mourir, et une fille, compagne de Solange. Cette jeune fille revenait le soir du pré Verdier, lorsqu'elle apprit la perte de son frère; dans sa douleur, elle accourut vers le berceau du petit mort, lui mit sur la tête une des couronnes que Solange avait tressées le matin et suspendue au bras de la croix; puis au milieu de la nuit, comme la veuve et sa fille pleuraient et priaient ensemble auprès du berceau, une petite voix en sortit, qui disait : « Mère! » et l'enfant tendait ses petits bras en souriant.

Dès le matin, la veuve prit son fils dans ses bras, puis courant au pré Verdier, elle se jeta aux genoux de la bergère, et la remercia de lui avoir rendu son enfant : « C'est Dieu qu'il faut remercier, répondit Solange, relevant l'heureuse mère; car je ne suis qu'une simple fille qui aime Dieu de tout son cœur. »

Cependant le bruit de la beauté et des vertus de la bergère de Villemont s'était répandu dans toute la contrée. Dynasta, fils du gouverneur de la ville de Bourges, voulut la voir. Il monta à cheval, passa la Gravelle sur un pont formé de deux ormeaux renversés par le vent, dont les troncs gisaient sur les deux rives opposées et dont les têtes étaient réunies ensemble au milieu de la rivière par des branches de saule. Le jeune seigneur rencontra Solange faisant paître ses moutons dans le pré Verdier; à peine l'eut-il aperçue que, frappé de sa grâce et de sa beauté, l'amour entra subitement dans son cœur, et descendant de cheval, Dynasta, pour aborder la bergère, prit le prétexte de lui demander quelle était la route qui conduisait à Bourges et quel était le pays où il se trouvait : « Gentil seigneur, répondit-elle, au delà de cette allée de peupliers est la route de Bourges; ce village où vous êtes est Villemont; près de cette fontaine est la chaumière de mes parents; c'est là où votre servante est née. »

Dynasta était d'une noble figure; son cœur eût été bon si les passions ne l'avaient

gâté : « Bergère, dit-il en rougissant, ton père et ta mère sont vieux ; la misère règne dans votre chaumière : je t'offre pour eux mes châteaux et mes richesses. Viens ! tu seras mon épouse.

— Mes parents sont pauvres, il est vrai, seigneur, répondit humblement Solange ; mais Dieu jusqu'à présent ne les a pas abandonnés... gardez donc vos châteaux et vos richesses... Quant à moi, je ne puis être votre épouse sur la terre... mon époux est au ciel. »

Dynasta baissa tristement la tête, puis la relevant avec la fierté dans les yeux : « Tu seras ma femme, s'écria-t-il, je le jure par cette épée ! » Et il tira à moitié son épée du fourreau.

« Ma vie est à vous, répondit froidement la bergère, mais mon cœur est à Dieu. »

Emporté par l'amour et par la colère, Dynasta voulut s'emparer de Solange ; elle se débarrassa de ses bras, et s'enfuit à travers le pré Verdier ; mais le jeune seigneur, irrité de cette résistance, court après la jeune fille, la saisit, et l'entraînant avec violence, il vient la placer en travers sur son coursier, se remet en selle, s'enfuit vers la rivière, passe le pont des ormeaux, et allait s'enfoncer avec sa proie dans un bois voisin, lorsque Solange se laissant glisser de dessus le coursier, se mit à courir de toutes ses forces vers la Gravelle, et s'y jette dans l'espoir d'y mourir ou d'atteindre l'autre bord à la nage... Dynasta avait aussitôt tourné bride ; il poursuit la jeune vierge, entre dans l'eau avec son cheval, la saisit par les longues tresses de ses cheveux, et ne se connaissant plus d'amour et de fureur, il lui donne un violent coup d'épée sur le cou, tandis que Solange répétait ces paroles : « Ma vie est à vous, mon cœur est à Dieu. » Croyant l'avoir tuée, Dynasta regagna l'autre rive à la hâte, et sans se retourner, disparut dans le bois.

Solange, soutenue par une force surnaturelle, acheva de traverser la rivière, et se croyant toujours poursuivie par Dynasta,

elle accourut demander asile dans l'église de Villemont, dédiée à saint Martin. Là elle se traîna avec peine jusqu'à l'autel, qu'elle étreignit de ses deux beaux bras ; puis s'affaissant sur elle-même et baignée dans son sang... elle mourut.

« Solange ! prononça l'image de saint Martin, tu viens prendre ma place ! »

En effet l'église de Villemont se choisit pour patronne sainte Solange, après que les habitants eurent déposé ses restes dans une châsse magnifique qu'ils placèrent derrière l'autel, où cette châsse se voit encore.

La légende ajoute que quelques années après la mort de la vierge de Villemont un ermite inconnu vint se bâtir une retraite non loin de l'église. On le voyait souvent, la face contre terre, arroser de ses larmes le pavé de l'autel sans oser lever les yeux vers la châsse de la sainte... Après une vie de dure pénitence, l'ermite mourut, et on put lire au pied de la croix de bois placée sur sa tombe... « Ci gît Dynasta ; priez pour lui ! »

Chaque année, le mardi de la Pentecôte, les routes se couvrent de pèlerins de tout sexe et de tout âge qui se rendent à Villemont. La châsse de la sainte est découverte ; ils y font bénir des chapelets, des robes de petits enfants et les noms des malades que leurs souffrances empêchent de prendre part au pèlerinage. Les aveugles recouvrent la vue en se baignant les yeux dans la fontaine où la vierge allait laver les hardes de ses vieux parents ; cette fontaine porte le nom de sainte Solange, et l'on montre encore avec vénération les arbres qui ont remplacé ceux à l'ombre desquels se trouvait placée l'humble chaumière où était née la vierge de Villemont.

A. L.

L'enfant malade.

A MARIA.

Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle ;
Que je presse sa main dans ma main paternelle ,
Sa main sèche et brûlante !... O l'enfant de mon cœur !
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur ?
Quel feu court dans ton sang, le trouble, le dévore !
Hier sur nos gazons tu folâtrais encore ,
Hélas ! et te voilà sur le lit des douleurs !
Lève tes yeux sur moi ! lève-les, ou je meurs !...
Tu m'entends donc enfin ! je revois ton sourire ,
Mais tu brûles toujours ! ton pauvre cœur soupire ,
Pourtant ta voix est calme, et ton sourire est doux !
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux ;
Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête ,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête ;
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts !...
Non... la plus faible plante , au sein des prés cachée ,
A la vie, à la mort, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé !
En te montrant le ciel il t'aura révélé
Des destins ravissants, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs, et des fêtes sans larmes ;
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant...

Oh ! ne va pas le croire, enfant !

J'ai vu mourir !... la mort est bien amère !

Cherche le ciel près de ton père ,

Ma fille ! la vie a des biens ,

De doux rêves, de doux liens ;

Ne t'en vas pas sans les connaître ;

Les cieus les ignorent, peut-être !...

Le monde a des périls !... je serai près de toi ,

Je les connais, j'en défendrai ta vie ,

Je la sauverai de l'envie ,

Ses traits n'iront pas jusqu'à toi.

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père ,

Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais !
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés !
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux ;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'assiéra dans les cieux.

ULRIC GUTTINGUER.

Revue des Théâtres.

La jolie Fille de Gand, ballet pantomime,
par MM. de Saint-Georges et Albert,
musique de M. Adolphe Adam, décora-
tions de MM. Cicéri, Philastre et Cambon.

La scène se passe à Gand.

Le théâtre représente un magasin d'orfèvrerie ;
à travers des vitraux on aperçoit la princi-
pale rue de la ville.

Le riche orfèvre Césarius est veuf ; il a
deux jeunes et jolies filles, Béatrix et An-
dréa. Béatrix doit épouser son cousin Béné-
dict, un jeune lieutenant ; mais elle aime
un beau seigneur, le marquis de San Lucar,
qui, sous prétexte de faire des emplettes,
est venu chez le joaillier, et par son luxe,
ses belles paroles et ses présents, a su plaire
à la jeune fille, avec laquelle il correspond
par l'entremise de Julia, petite coquette
effrontée, cousine de Béatrix. Les filles du
joaillier prennent une leçon de danse de
leur maître Zéphiros. Bénédicte vient offrir
un bouquet à sa fiancée, qui le reçoit avec
froideur ; San Lucar vient acheter des bi-
joux, et est bien reçu par Césarius, qui ne

voit en lui qu'une bonne pratique ; et Julia
vient remettre à Béatrix une lettre du
marquis... puis, comme c'est la grande
kermesse de la ville, chacun s'y rend.

Le théâtre représente la principale place de
Gand.

Tous les carillons de la ville sonnent à la
fois : le tambour bat, la place se remplit
de fumeurs, de buveurs, de marchands
forains, de bateleurs, de danseurs, de jeux
de toute espèce... un vrai tableau de
Téniers. Une procession s'avance : la com-
pagnie des arbalétriers paraît ; puis les cor-
porations de la ville, chacune sa bannière en
tête ; des chars sur lesquels sont les divi-
nités de l'Olympe, des monstres symbo-
liques, tels que chevaux ailés, hippogrif-
fes, etc. ; les fiancées des arbalétriers,
vêtues de blanc ; les ouvriers orfèvres et
leurs fiancées. L'exercice du tir commence ;
le prix est une couronne de roses blanches.
Bénédicte pique sa flèche près du but ; mais
le marquis atteint le but, et offre la cou-
ronne à Béatrix. Tandis que le pauvre
lieutenant se désole, Julia vante à sa cousine
l'adresse du riche et beau marquis. « Viens
me trouver ce soir, répond Béatrix, donnant
sa clef à Julia, nous causerons de lui. » San
Lucar a remarqué l'action de Béatrix. On

dansait le cotillon flamand conduit gaiement par Zéphiros... tout à coup le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde... les danseurs sont effrayés; Bénédicte s'empare de Béatrix; le marquis désappointé, rencontrant Julia dans la foule, lui prend le bras sous prétexte de la protéger, et sans qu'elle s'en aperçoive, lui enlève la clef de Béatrix. L'orage redouble; la foudre tombe... et chacun s'enfuit en désordre.

Le théâtre représente la chambre de Béatrix; une fenêtre donnant sur la campagne, un prie-Dieu, un crucifix, une horloge de bois, et deux portes, l'une donnant à l'extérieur, l'autre à l'intérieur.

Béatrix entre triste et pensive, portant sur sa tête la couronne de roses que lui a donnée le marquis; son père et son fiancé l'accompagnent. Bénédicte pleure de la froideur de sa cousine; celle-ci lui tend la main avec bonté, et Césarius presse ses enfants sur son cœur. — Restée seule, Béatrix venait de se décider à obéir à son père, à épouser Bénédicte. San Lucar ouvre la porte donnant sur la rue; la jeune fille, effrayée, le prie de sortir... il refuse... Heureusement il a laissé la clef à la porte, Julia entre. Le marquis jure à Béatrix de lui donner sa foi; Julia fait remarquer à sa cousine la différence qui existe entre être la femme d'un riche et noble seigneur ou celle d'un simple lieutenant... Béatrix résiste encore; San Lucar menace de se tuer, tire son poignard, le place sur son cœur... les deux cousines effrayées lui arrachent le poignard... En ce moment on frappe à la porte intérieure. Julia cache le marquis sous les rideaux... c'est Andréa qui entre. La jeune fille est étonnée de trouver Julia chez sa sœur. « Au lieu de causer, leur dit-elle, vous feriez mieux de dormir... Béatrix surtout, qui a besoin d'être jolie demain; car je viens lui dire que son mariage aura lieu à six heures. » Elle embrasse sa sœur, et s'éloigne en appelant Julia; celle-ci se hâte de faire sortir San Lucar, qui dit à Béatrix qu'il

viendra l'enlever à six heures; puis Julia va rejoindre Andréa. — Restée seule, Béatrix prie Dieu avec ferveur; elle tire de son sein le portrait de son père, l'embrasse, lui demande du courage contre la séduction, place à son chevet sa couronne de roses blanches, se couche sur son lit et s'endort profondément.

Le théâtre représente un riche boudoir du palais de San Lucar, à Venise.

Béatrix a été enlevée par le marquis. Assise sur un sofa, il lui fait choisir parmi les riches bijoux et les étoffes somptueuses qu'il lui offre... « Je ne vous demande que votre main, lui dit-elle; car pour vous j'ai oublié ma sœur, mes amis et mon père! » Zéphiros est impresario du théâtre de la Fenice, Julia est sa première danseuse; ils arrivent chez San Lucar pour lui offrir des billets de bal; les amis du marquis viennent le chercher. C'est le temps du carnaval, chacun se couvre de son masque, de son domino; la nuit est venue, les valets entrent avec des torches et escortent la mascarade, qui se rend au théâtre de la Fenice.

Le théâtre représente une magnifique salle de bal; des travestissements sont placés dans les loges.

Les danses commencent. San Lucar, pour admirer une danseuse de l'opéra, oublie la pauvre Béatrix, qui éprouve les souffrances de la jalousie, et voulant rappeler à elle le volage San Lucar, essaye de danser à son tour; les spectateurs l'applaudissent, lui jettent des bouquets; San Lucar, flatté des succès de Béatrix, revient... elle lui pardonne; pour preuve, détache une rose blanche d'un de ses bouquets et la lui donne. San Lucar place la rose à son domino. Mais bientôt Béatrix voit ses admirateurs s'éloigner à l'approche de trois dominos noirs qui s'avancent d'un pas grave; l'un d'eux regarde Béatrix avec mépris, lui arrache ses parures, les foule aux pieds. San Lucar va venger celle qu'il aime... ce domino

se démasque... c'est Césarius!... Béatrix tombe mourante aux genoux de son père, tandis que les deux autres dominos, Andréa et Bénédicte, se démasquent et demandent grâce pour la coupable. Bénédicte veut venger sur San Lucar l'honneur de sa famille; le joaillier l'en empêche. « Béatrix sera ma femme, dit le marquis atterré par cette rencontre. — Vous l'entendez, mon père! reprend Béatrix osant lever les yeux. — Votre époux! s'écrie Césarius, celui qui a déshonoré ma vieillesse! jamais! Choisissez entre lui et moi. » Béatrix hésite, cache sa figure dans ses mains... Son père, irrité, lui donne sa malédiction; Béatrix s'évanouit dans les bras de San Lucar, et la foule s'écarte pour laisser passer Césarius, qui s'éloigne appuyé sur Andréa et sur Bénédicte.

Le théâtre représente le parc de la villa de San Lucar; partout des massifs de verdure et de fleurs éclairés par de nombreuses girandoles en verres de couleur. Au fond coule la Brenta, dont les eaux sont éclairées par la lune.

C'est la fin d'un joyeux repas. Des seigneurs, des danseuses en costumes de nymphes et de bacchantes entourent des tables chargées de vaisselle d'or et de flacons de vins. Béatrix est triste et humiliée de se trouver en telle compagnie de femmes. Pour la distraire San Lucar ordonne des danses. Les parties de jeu se forment. Zéphiros est ruiné par un domino; ce domino se démasque : c'est Julia. Elle retourne au jeu, et bientôt est ruinée à son tour. Malgré les prières de Béatrix, San Lucar se met à une table de biribi; il perd, il perd encore, toujours... « Je n'ai plus rien! dit-il avec désespoir. — Moi, j'ai ce que vous m'avez donné, répond Béatrix se dépouillant de ses bijoux... venez! nous serons encore assez riches. » Elle veut l'entraîner; il résiste, prend les bijoux, les met sur le tapis, et Béatrix s'éloigne désolée; mais il perd toujours! « Je suis ruiné! s'écrie-t-il en fureur. — Tu es encore plus riche que nous, reprend Bustamente, l'ami

qui l'a gagné; car tu as Béatrix. Joue-la contre tout ce que tu as perdu : si tu gagnes ce coup, nous serons quittes. » Un horrible combat s'élève dans le cœur de San Lucar; cependant il détache de son domino la rose blanche que lui a donnée Béatrix, la met sur le tapis... la perd! et se sauve de douleur et de honte. Aussitôt Bustamente place la rose à son domino, qui se trouve semblable à celui de San Lucar; fait signe à ses amis de se taire, baisse son capuchon, et partant pour San Lucar, il suit Béatrix qui vient l'arracher au jeu; mais arrivée dans son boudoir, Béatrix s'aperçoit de son erreur; elle veut fuir; Bustamente allait s'emparer d'elle... San Lucar, l'épée à la main, s'élance sur son ami. « Que me reproche-t-on? dit celui-ci à Béatrix; vous êtes à moi, ne vous a-t-il pas jouée contre son or perdu? » San Lucar, furieux que son indigne conduite soit ainsi dévoilée, tire l'épée contre Bustamente; celui-ci se défend en reculant; San Lucar le poursuit, le frappe au cœur... il tombe dans la Brenta, dont les eaux l'engloutissent. Saisie d'horreur, Béatrix fuit l'homme qu'elle méprise et que son inconduite a fait un assassin. San Lucar se sauve de son côté.

Le théâtre représente une jolie place de village près de Gand. Au fond, un précipice dans lequel on descend par un escalier taillé dans le roc. A droite, une élégante maison; à gauche, une église.

Andréa sort de la maison ainsi que Bénédicte, qui va reconduire le notaire en lui donnant ses instructions. Les fiancés paraissent heureux. Les paysans et les paysannes viennent féliciter la fille de l'orfèvre. Andréa rentre chez elle. Une fête villageoise a lieu sur la place. Arrive une bande de bohémiens. L'infortuné Zéphiros en est le chef; la coquette Julia est tombée aussi bas que son maître; pour manger elle danse dans les rues. Pendant que la bande joue un ballet comique, Béatrix paraît, se soutenant à peine.... Elle tombe sur un banc de

Pierre ; elle est pâle , épuisée de honte , de remords , de mépris , de misère . Julia la reconnaît . « Tu devrais t'enrôler dans notre troupe , » lui dit-elle . Béatrix repousse avec dégoût ce conseil . Bénédicte , qui revient chercher sa fiancée , jette sa bourse aux bohémiens ; ceux-ci s'éloignent ainsi que Julia , et il entre chez Césarius en passant devant sa cousine sans la reconnaître . Ce dernier coup est au-dessus des forces de Béatrix ; elle s'abandonne au désespoir , puis va s'agenouiller devant le seuil de la maison où elle a reçu le jour et d'où elle est chassée ; elle regarde la croix devant laquelle elle priait ; l'église où elle accompagnait sa mère , l'arbre sous lequel elle travaillait... La porte de la maison de son père s'ouvre lentement... les villageois se rangent des deux côtés avec respect ; on entend une marche religieuse , les cloches de l'église sonnent à toute volée... Bénédicte paraît , donnant la main à Andréa ; Béatrix , cachée derrière un arbre , voit sa sœur , son fiancé... mais elle ne voit pas son père... Alors elle se met à parcourir le cortège , saisit le bras de sa gouvernante . « Mon père ! » s'écrie-t-elle avec effroi . La gouvernante l'entraîne , et lui montre une tombe portant le nom de Césarius : il est mort de douleur du déshonneur de sa fille... La raison de Béatrix s'égare ; elle court vers le précipice , disparaît dans le chemin qui y conduit ; et au moment où Bénédicte et Andréa vont entrer dans l'église , elle arrive au bord le plus élevé , jette un dernier regard sur tout ce qui lui est cher , et se précipite dans l'abîme à la vue du cortège glacé d'horreur .

Le théâtre représente la chambre de Béatrix , que vous connaissez déjà . Sa couronne de roses blanches à son chevet ; la jeune fille est couchée sur son lit et dort profondément .

Elle a rêvé !... ce que je viens de vous raconter n'est qu'un rêve ! Tout à coup ses yeux s'ouvrent ; elle regarde autour d'elle avec effroi , s'élance dans sa chambre , court

à tous les objets , les touche pour s'assurer qu'elle est bien éveillée , aperçoit sa couronne , s'en saisit , la presse sur son cœur , puis elle tombe à genoux pour remercier la Vierge qui l'a conservée pure... Six heures sonnent à l'horloge de la chambre de Béatrix... on frappe mystérieusement à la fenêtre ; c'est le marquis , il vient pour enlever Béatrix . La jeune fille comprend alors le danger qu'elle court , le malheur qu'une faute allait lui réserver... La croisée s'ouvre... San Lucar paraît... mais Béatrix se sauve vers la porte intérieure . Alors la marche religieuse qu'elle a entendue en songe se fait encore entendre . Césarius entre suivi d'Andréa et de Bénédicte en habits de noce... Le marquis fait un geste de colère , disparaît ; et la fiancée se jette , en pleurant de joie , dans les bras de son père , qui la presse avec tendresse sur son cœur . Bénédicte , retenu un instant par les filles d'honneur qui font la toilette de Béatrix , vient tomber aux genoux de sa fiancée , tandis qu'Andréa lui place sur la tête sa couronne de roses blanches... La noce va se rendre à l'église... La mariée seule est changée ; ce n'est plus Andréa , mais Béatrix , qui a rêvé le malheur en manquant à ses devoirs , et trouve au réveil le bonheur qui est la récompense de la vertu .

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

DAME ET DEMOISELLE.

Le titre de *dame* , qui se donne aujourd'hui aux femmes mariées dans toutes les classes de la société , distingua longtemps en France les femmes nobles des roturières .

Dérivé du vieux mot *dam*, seigneur (1), il appartient d'abord exclusivement à l'épouse ou à l'héritière d'un prince, d'un seigneur ayant terres et vassaux. Tant que les galantes prescriptions du code chevaleresque conservèrent leur autorité, la dame fut entourée d'un respect presque religieux. Qualifiée, suivant l'illustration de sa race ou l'étendue de ses possessions, des fastueuses épithètes de *très-haute*, *très-puissante*, *très-excellente*, etc., elle avait son écu, sa bannière, ses pages, son écuyer. Mais si elle jouissait pleinement des honneurs attachés à son rang, elle en remplissait aussi les charges, équipant des hommes d'armes et marchant quelquefois même à leur tête (2), quand la présence d'un mari ne l'exemptait pas de ces mâles fonctions.

Le costume des dames ne les distinguait pas moins que leur titre : seules elles avaient le droit de suivre toutes les fantaisies de la mode ; pour elles seules, les fourrures d'hermine et de menu-vair, les pierreries, les bijoux d'or, les souliers à la poulaine, les robes d'étoffes précieuses, les manches larges, les masques de velours, les couronnes d'or et d'argent, les coiffures de soie ou façonnées en forme de cornes ou de pyramides.

Quant aux bourgeoises, elles ne pouvaient porter que le chaperon de drap et les robes de la façon, de l'étoffe ou de la couleur la plus modeste. Toutefois les nombreux édits somptuaires rendus par les rois depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à Louis XIV pour réprimer les excès du luxe, prouvent que souvent le démon de la vanité poussa les *femmes à chaperons de drap* à dépasser les limites de leur condition. Au dix-septième siècle, quand on commença à se relâcher de la rigueur de

ces démarcations, les femmes des gens de robe, des financiers, s'attribuèrent aussi la qualité de dames. Mais ce titre resta généralement interdit alors aux autres femmes de bourgeois, qui tout au plus se permettaient d'usurper le nom de *demoiselles*. Seulement, par une singulière anomalie, les marchandes de poissons et de légumes, réunies sur les marchés de Paris, avaient depuis longtemps le privilège de s'intituler *dames de la Halle*. On pouvait, il est vrai, employer le mot *dame* en parlant à une roturière, mais on y joignait son nom propre : *dame Alison*, *dame Pâquette*, *dame Jeanne*, etc. ; et alors c'était moins une honorable civilité qu'une manière de s'exprimer sans façon, une dérision. Ce ne fut guère que vers la seconde moitié du dernier siècle que les existences se rapprochèrent et que les rangs se confondirent assez pour que toutes les femmes mariées indistinctement pussent prendre la même qualification.

Par suite de certains privilèges il y avait aussi autrefois des *dames* non mariées. Ainsi une fille noble présentée au roi et appelée par lui *madame*, conservait ce titre comme le souvenir d'une auguste gracieuseté ; elle était ce qui s'appelait *damée*. Les filles des rois recevaient en naissant la qualification de *Madame de France* (1). Enfin les religieuses professes des abbayes, ainsi que les chanoinesses, toujours obligées de faire preuve de noble naissance, étaient aussi *dames* ; les autres religieuses se nommaient *filles* ; on disait : les *dames de Longchamps*, de *Montmartre*, etc., les *filles du Calvaire*, les *filles-Dieu*, etc.

Le titre de *demoiselle* a passé par des phases à peu près semblables à celles du titre de *dame* qui le dominait.

De même qu'un *damoiseau* était au moyen âge un fils de seigneur, une *da-*

(1) De là sont venus en France les noms d'une foule de localités où la syllabe *dam* précède un nom propre d'homme : *Dampierre*, *Dammartin*, etc.

(2) On conserve au Musée d'artillerie la riche armure des dames de la maison de Bouillon.

(1) Le nom de *Madame*, employé seul, distinguait l'épouse du frère puîné du roi.

moiselle était une fille de dame, une jeune personne de qualité. La fille aînée du premier prince du sang, la plus proche parente du roi, s'appelait *Mademoiselle*, par excellence.

En général on donnait aussi cette dénomination à la femme d'un gentilhomme de province, d'un écuyer, d'un noble qui n'était ni prince, ni duc, ni chevalier, ni grand officier de la couronne. Mais il paraît qu'au quatorzième et au quinzième siècle, les bourgeois cherchèrent d'un commun accord à rompre les barrières dans lesquelles une aristocratie orgueilleuse et une législation peu courtoise voulaient les tenir renfermées. Pourquoi ne pourraient-elles pas enfin, comme les demoiselles, porter le velours, la soie, les perles, et faire valoir leur beauté en variant la façon, la couleur, l'étoffe de leurs robes? D'anciens édits leur défendaient, il est vrai, une pareille usurpation; mais les troubles du royaume ne devaient pas laisser au gouvernement le loisir de se préoccuper d'affaires de toilette. Les femmes et filles des gens de justice et autres habitants des villes ne se firent donc pas faute de prendre le nom et les insignes de demoiselles. Les progrès du luxe furent bientôt poussés à un tel point que Henri II crut le salut de l'état compromis par cette émancipation des modes. En 1549 il publia une ordonnance somptuaire très-rigide. Nous y remarquons les passages suivants :

« D'autant qu'une partie de ces dépenses excessives et superflues en habits de soie provient du grand nombre de femmes de bourgeois qui prennent la qualité de demoiselles, il leur est expressément défendu à l'avenir de changer d'état et de prendre ce titre, si leurs maris ne sont gentilshommes.

» Les dames et demoiselles pourront seules porter des robes de velours ou d'autres draps de soie de couleur, etc.

» Toute contravention à cette ordonnance sera punie d'une amende d'au moins

deux cents livres, dont moitié applicable aux pauvres, et moitié au dénonciateur. L'exécution des présentes commencera après huitaine, » etc., etc.

Voyez un peu comme nos mères étaient adroites et promptes à se soustraire à d'aussi tyranniques injonctions! A peine le crieur avait publié l'édit dans les rues de Paris, qu'il parvint aux oreilles des magistrats de singulières révélations. Toutes les bourgeois, à ce qu'affirmaient les dénonciateurs (nous soupçonnons fort qu'il y avait beaucoup de maris dans ce nombre), se hâtaient de profiter du délai de huitaine accordé par le roi; elles accaparaient les étoffes défendues; elles taillaient et faisaient préparer des *habits de demoiselles* pour être plus tard en état d'éluder l'ordonnance. Le parlement en donna aussitôt avis au roi. Là dessus intervint un nouvel arrêt qui recommanda au prévôt de Paris la plus stricte surveillance, et ordonna l'exécution immédiate de l'édit.

Comme on peut bien le penser, ces mesures ne produisirent pas grand effet. Dès l'année 1574, il fallut faire encore défense aux femmes roturières de porter *ornements de demoiselles*. Un édit de 1583 revint sur le même sujet, et cette fois les *femmes à chaperons de drap* obtinrent à grand-peine, comme une haute faveur, le droit d'avoir une chaîne d'or au cou, des chapelets marqués d'or *non émaillé*, et à la ceinture un livre d'heures garni de *quatre pierreries au plus*.

Ce furent les femmes des avocats qui, dans la roture, réussirent les premières à se faire donner le titre de demoiselles, et ce triomphe flatta extrêmement leur vanité. Ensuite, les actrices des théâtres royaux imitèrent leurs prétentions avec le même succès. On appela *mademoiselle Molière* l'épouse de notre illustre comique. Peu à peu les bourgeois devinrent aussi demoiselles, et ce terme, auquel les femmes mariées préférèrent ensuite celui de dames, perdit presque toute sa valeur

honorifique. Cependant, jusqu'en 1789, on rencontrait assez souvent, surtout dans les villes de province, certaines sociétés où des femmes mariées étaient appelées demoiselles, et où l'on s'obstinait à refuser ce titre aux filles non issues de parents nobles.

La révolution renversa tout cet échafaudage d'étiquette, en remplaçant uniformément les mots madame et mademoiselle par celui de *citoyenne*; lorsque, avec l'empire, reparurent les anciennes dénominations, on prit l'usage d'appeler mademoiselle, jusqu'à leur mariage, toutes les jeunes personnes de condition honnête. Mais les vieilles coutumes sont difficiles à déraciner! Beaucoup de gens se servent encore de cette locution: « Elle est née demoiselle, » pour dire: « Ses parents sont nobles. » Dans quelques provinces, en Bretagne par exemple, le campagnard appelle exclusivement *demoiselle* la fille d'un noble propriétaire, l'héritière des anciens seigneurs de son village. Toute autre n'est pour lui que *la fille à un tel*. Enfin, nous pouvons affirmer qu'en Belgique, où la langue française est d'un usage général, le titre du *Journal des Demoiselles*, lorsqu'il parut il y a dix ans, choqua quelques familles, qui croyaient que nous ne daignons nous adresser qu'aux lectrices décorées de la particule....

Avant d'en finir sur cette matière, constatons qu'il s'opère actuellement une petite réaction contre les mots dame et demoiselle; sous peine de passer pour un provincial ou un petit bourgeois; il n'est plus permis de dire: « *Sa dame et sa demoiselle; votre dame, votre demoiselle.* » Les seules expressions reçues sont: « *Sa femme, sa fille*; et quand on ne parle pas à des amis intimes, *mademoiselle votre fille*. En revanche, dans l'Orléanais, pays plus avancé, les petits bourgeois et marchands des villages ne manquent jamais de dire en parlant de leur femme et de leur fille, *notre dame, notre demoiselle.*

AUGUSTE DUMONCHAU.

Correspondance.

As-tu remarqué dans tes lectures que tous ces philosophes de l'antiquité qui dédaignaient les richesses, étaient des égoïstes, ou ressemblaient au renard de la fable? Certainement on doit savoir noblement se passer des richesses qu'on n'a pas reçues de ses parents, qu'on ne peut acquérir soi-même, ou qu'on a perdues par sa faute, par des événements imprévus.... Que ces philosophes aient prêché la sobriété, la simplicité, rien de mieux; mais il y a toujours en ce monde des misères, des souffrances, des infirmités.... Comment pourrions-nous les soulager si nous sommes ou si nous voulons rester pauvres? Selon ces philosophes, la vertu c'est savoir se passer des richesses; et moi je dis, la vertu c'est savoir employer les richesses. Soyons donc riches, travaillons pour le devenir; car il vaut mieux donner que recevoir. Ah! si j'étais riche, bien riche, je voudrais faire rire ceux qui pleurent, consoler ceux qui se plaignent, nourrir ceux qui ont faim, chauffer ceux qui ont froid, abriter ceux qui n'ont pas d'asile, être la mère de tous les petits orphelins, la fille de tous les vieillards abandonnés... Enfin, je voudrais n'entendre autour de moi que des bénédictions.... Mais pour faire tout cela, il faut continuellement s'occuper des autres et s'oublier soi-même.... Je le vois maintenant, ces philosophes n'étaient que des paresseux, des égoïstes, qui se drapaient dans leur manteau; et, pour finir cette tirade ainsi que je l'ai commencée, par une comparaison, je dirai qu'ils s'y enfermaient comme l'huître dans sa coquille.... Mais laissons-les en paix, eux et leurs systèmes, et revenons à nos gentils et utiles travaux. Voici notre planche VII.

Le n° 1 est un col de mousseline qui se brode au plumetis. Ce col, tout dessiné, coûte 1 fr. à la Brodeuse.

Le n° 2 est un entre-deux.

Le n° 3, une manchette de mousseline qui se brode au plumetis. La paire toute dessinée coûte 1 f. au coin de la place Vendôme.

Les n°s 4 et 5 sont des fleurs qui se brodent aux coins des mouchoirs.

Le n° 6 est un bonnet de tulle de coton; la passe est arrondie sur les oreilles, et recouverte de trois rangs de dentelle haute de 5 centimètres.

Le n° 7 est un bonnet de nuit en jaconas, garni d'un petit tulle. On coud le ruban en dedans de la passe, à 5 ou 6 centimètres du bas.

Le n° 8 est un gracieux chapeau d'amazone, en castor gris, qui se vend 35 francs chez Desprey, ce chapelier chez lequel toutes les petites mères vont acheter les jolies casquettes de leurs petits garçons, lorsqu'elles les promènent sur le boulevard des Italiens.

Le n° 9 est une guirlande de roses en tapisserie, qui vient de chez madame Chardin.

Tu peux exécuter cette guirlande de deux façons.

Achète du canevas; pour la grosseur il faut que 35 fils fassent 10 centimètres de large; coupe-le en bandes larges de 14 centimètres; avec un mauvais ruban, borde à cheval les deux côtés de ces bandes afin qu'ils ne s'effilent pas. Tu fais des deux côtés de cette guirlande un rang de points noirs, puis la guirlande de roses, en ayant soin que tous les verts aient une teinte jaune. Le fond de cette guirlande est blanc. Le rose très-clair se fait en soie. On coud ensuite, à surjet, cette bande de canevas avec des bandes de velours de laine grenat ou gros bleu larges de 10 centimètres, sans les remplis, et l'on en couvre des fauteuils, des canapés, des coussins, des chaises. Il ne faut que deux bandes pour le dessus d'un coussin, le siège d'une chaise, le dossier d'un fauteuil. Si le fauteuil a ce qu'on appelle des oreilles, on laissera, des deux côtés, la bande de velours plus large.

Pour l'autre façon tu achètes du canevas de même grosseur que celui des bandes; sur ce canevas tu dessines la forme du meuble que tu veux couvrir, et tu brodes cette guirlande; il faut trois guirlandes pour une chaise; mais alors au lieu des rangs de points noirs, tu fais de chaque côté de la guirlande deux petites bandes comme celle indiquée n° 10. Cette bande est entourée de dents formées de points orange foncé; je les aimerais autant en points noirs.

Le n° 11, ce sont les signes qui indiquent les couleurs employées dans cette tapisserie que j'ai vue au *Symbole de la paix*.

Toujours occupée de toi, je sortais de ce magasin, lorsque j'ai remarqué chez une lingère de la rue Saint-Honoré des pèlerines ni grandes ni petites, ayant tout autour quatre ganses plates en coton blanc, larges de 2 millimètres, espacées entre elles de 3 millimètres. Sous la première ganse se trouvait cousu le rempli du tour de la pèlerine. 3 centimètres au dessus de la dernière ganse étaient cousues de même quatre autres petites ganses pareilles; le col était taillé sur le modèle n° 1, planche VII; il était garni comme la pèlerine; puis autour de cette pèlerine, de ce col, était cousue, à peine froncée, à la première ganse qui couvre le rempli, une dentelle haute de 3 centimètres; une autre dentelle pareille était cousue de même à la cinquième ganse, et retombait sur l'espace de 3 centimètres laissé vide entre les deux rangs formés des quatre petites ganses.

On pourrait se garnir ainsi une écharpe de mousseline de trois quarts de large, des cols de mousseline, des manchettes, des chemisettes, la passe du bonnet n° 7, planche VII. On pourrait aussi coudre trois ou quatre de ces ganses au-dessus des plis d'une jupe de mousseline... cela ne serait pas long. On pourrait encore faire entre chaque rang de lacet un rang de pois; cela serait très-joli.

Maintenant causons un peu toilette. L'année dernière je trouvais toutes les demoiselles jolies avec leurs cheveux en bandeaux, leurs chapeaux sur la nuque, leurs écharpes serrées sur les bras; cette année, je les trouve plus jolies encore avec leurs longs tire-bouchons, leurs chapeaux sur le front, leurs camails voltigeant sur leurs bras... Voilà ce que c'est que la mode! c'est l'art de paraître plus jolie chaque année que l'année précédente... Tu comprends que nous devons suivre la mode, non-seulement pour nous, mais pour ceux qui nous aiment et ne veulent pas nous voir plus laides que nos compagnes. Voici quelques toilettes que je sou mets à ton bon goût.

Pour un bal : une robe de mousseline blanche sur une robe de gros-de-Naples rose, bleu, blanc ou lilas; l'ourlet de la jupe de mousseline haut de 10 centimètres, la jupe relevée des deux côtés du devant par deux rosettes de ruban de gros-de-Naples pareil à la robe de dessous, corsage sur les modèles n^{os} 12 et 13 de la planche IV, une dentelle haute de 10 centimètres, froncée et cousue sous un biais de gros-de-Naples et placée autour du haut du corsage; des manches courtes garnies d'une dentelle haute de 3 centimètres, froncée et cousue comme l'autre dentelle, et placée au bas des manches; gants blancs, cheveux en bandeaux à la madone, diadème de fleurs naturelles montées sur un fil d'archal comme les fleurs artificielles, placé au dessus du peigne et entourant les cheveux de derrière.

Pour visites : robe de mousseline de laine couleur écrue; au bas de la jupe un ourlet haut de 15 centimètres; 10 centimètres au dessus, un pli haut de 15 centimètres; corsage sur les modèles n^{os} 17, 18 et 19, planche IV; camail en mousseline sur le modèle n^o 8, planche VI; chapeau de paille cousue, orné de rubans de satin blanc et d'une grosse rosette de ruban pareil placé à gauche.

Pour dîner en ville : robe de gros-de-Naples gris; corsage sur les modèles n^{os} 12 et 13, planche IV; manches courtes; petite pèlerine en tulle de coton garnie autour et au col de deux rangées de double ruche de petit tulle de coton. Pour attacher la pèlerine, une rosette de ruban de satin gros vert. Deux grosses rosettes de ruban de satin gros-vert placées de chaque côté, entre l'oreille et les cheveux de derrière; peigne orné d'une torsade en imitation d'or du prix de 10 fr.

Je t'ai quittée un instant pour aller à l'exposition des produits de l'académie de l'industrie, dans l'espoir de t'indiquer quelque chose qui te soit utile. J'y ai retrouvé le *filoir*, ce gracieux rouet qui ne fait pas de bruit et sert de dévidoir, car le fil, au lieu de se placer sur une bobine, s'en va se placer autour de la roue; lorsque la quenouille est filée, on ouvre cette roue, et l'écheveau de fil se trouve tout fait. Un rouet en ébène coûte 15 francs sans quenouille ni godet pour mettre l'éponge. — J'ai vu des sacs de voyage dont le fond était un coffre ayant un tiroir — une balance de ménage, espèce de romaine qui a un plateau sur lequel on pose tout ce que l'on veut peser. Cette balance peut très-bien rester en évidence sur le buffet d'une salle à manger. — Les corsets et les buscs de Josselin sont si connus qu'il s'est dispensé de les exposer cette année. Ces buscs peuvent s'adapter à tous les corsets; ils sont formés de deux moitiés qui se réunissent. Le corset doit être lacé d'avance et rester toujours lacé. Pour mettre son corset, on entre quatre petits crochets qui sont à droite du busc, dans quatre petites cavités qui sont à sa gauche. Pour ôter son corset, il suffit de tirer une petite boucle de lacet qui se trouve au bas du busc, et le corset tombe. N'être point obligée de se lacer ni de se délacer, cela fait une heure de temps de gagnée par jour, et une heure de bon temps! Ces buscs coûtent 6 francs. Je te les recommande.

Il y a toujours du malheur dans l'air : Hambourg fume encore ; Haïti a eu son tremblement de terre qui a fait périr quatre mille de ses habitants ; la France éprouve d'affreux orages... prenons garde à nous, cela n'est pas fini... les gens superstitieux diraient que c'est l'éclipse de soleil qui cause ces malheurs... mais je veux la voir au moins cette éclipse, persuadée que tu la regarderas aussi de ton côté, et quand nous serons vieilles, nous nous dirons en filant notre lin : « C'était en 1842, l'année de l'éclipse... nous étions jeunes alors ! »

Adieu, en attendant que nous soyons vieilles.

J. J.



Ephéméride.

HISTOIRE.

L'an 1603, le 9 juin, Henri IV manque de se noyer dans la Seine, à Neuilly.

Du temps de Henri IV, on passait encore, à Neuilly, la Seine dans un bac. Ce prince revenant de Saint-Germain en Laye avec la reine et plusieurs dames et seigneurs de la cour, entra dans le bac sans sortir de son carrosse ; les deux derniers chevaux tirant trop de côté, tombèrent dans l'eau et entraînent la voiture. On accourut au secours, et on fut assez heureux pour sauver tout le monde. Afin de prévenir dans la suite de pareils accidents, le roi fit construire un pont, qui depuis a été remplacé par un autre beaucoup plus solide et plus magnifique.

On croit qu'une fleur de lys placée sur la porte d'une maison au bord de la Seine, à Neuilly même, est une marque d'honneur que ce prince accorda au batelier qui contribua le plus à le retirer d'un si grand péril.

« Ce jour 9 juin, dit Pierre de l'Etoile, » le roi et la reine passant au bac de Neuilly » faillirent à être noyés, principalement la » reine, qui but plus qu'elle ne vouloit ; et » sans un valet de pied et un gentilhomme » nommé la Châteignerie, qui la prit par » les cheveux, s'étant jeté à corps perdu » dans l'eau pour l'en retirer, couroit fortune inévitable de la vie. Cet accident » guérit le roi d'un grand mal de dents » qu'il avait, dont le danger étant passé, il » s'en gaussa, disant : *Que jamais il n'y » avait trouvé meilleure recette ; au reste » qu'ils avoient mangé trop de salé au dîner, et qu'on les avoit voulu faire boire » après.* »

Mosaïque.

Jésus voyageant accompagné de ses disciples, après une chaude journée, se trouva au milieu d'un bois. Deux sentiers se présentèrent. Les disciples ignorant lequel conduisait en Galilée, Jésus chargea saint Pierre de le demander à un jeune homme qui était endormi au pied d'un arbre. Le jeune homme baïlla, et, sans se lever, indiqua du pied le sentier qu'il fallait suivre, puis il se rendormit.

Au sortir du bois, de nouveaux sentiers se présentèrent encore. Apercevant une jeune paysanne qui, chargée de provisions, rentrait en son logis, saint Pierre s'adressa à elle pour lui demander son chemin. La jeune paysanne se détourna de sa route et guida les voyageurs jusque dans le sentier qui conduisait en Galilée.

Reconnaissant de ce service, saint Pierre pria Jésus de récompenser cette jeune fille en lui choisissant un époux qui fût digne d'elle. « Ce choix est déjà fait, répondit Jésus ; elle épousera le jeune homme qui est resté endormi sous l'arbre. » Saint Pierre s'étonna de ce choix ; mais Jésus reprit : « Cette femme, modèle de toutes les vertus, par son exemple corrigera son mari et me l'amènera dans ma céleste demeure. »
(Trad. de l'allemand, par le doct. JOST.)

LE MENDIANT ET LE RUISSEAU.

Un mendiant couvert de haillons se trouvait à l'entrée d'une grande capitale, et regardait tristement un ruisseau dont la source sortait d'un rocher voisin et coulait doucement vers la ville.

« Que cette onde est belle ! se disait le mendiant, comme elle est pure et limpide ! Hélas ! en commençant, ma vie a été aussi belle, aussi pure, et maintenant elle ressemble à une eau fangeuse qui se traîne et se perd dans la vase.

» N'en accuse que toi, lui dit en passant le ruisseau ; ce que tu as semé, tu l'as sans doute recueilli. C'est là le sort de tous les hommes.

« — Dieu merci, je ne suis point coupable, répondit le mendiant. Des malheurs indépendants de ma volonté, des pertes fortuites, voilà la cause de ma misère... et c'est pour cela que dans l'espoir d'un meilleur avenir je supporte avec résignation ma destinée. »

Le mendiant continua sa route en silence, traversa la cité opulente, et se retrouvant sur le grand chemin, il revit le ruisseau ; mais quel changement, hélas ! ses eaux, qui avaient servi aux fabriques et avaient reçu les immondices de la ville,

étaient noirâtres, chargées de matières impures, et suivaient péniblement leur cours.

« Je n'insulterai point à ta disgrâce, dit le mendiant au ruisseau ; mais n'oublie pas que le malheur assaillit souvent ceux qui l'ont le moins mérité, et ne juge jamais sévèrement ceux qui souffrent.

» Notre passé, notre présent et notre avenir se ressemblent. Le fleuve recevra ton eau bourbeuse, il la portera à la mer, d'où elle sortira purifiée pour s'élancer en vapeur vers le ciel... Et moi je vais poursuivre mon triste pèlerinage, jusqu'au moment où mon âme épurée par le malheur retournera aussi dans la patrie, qui l'attend. »

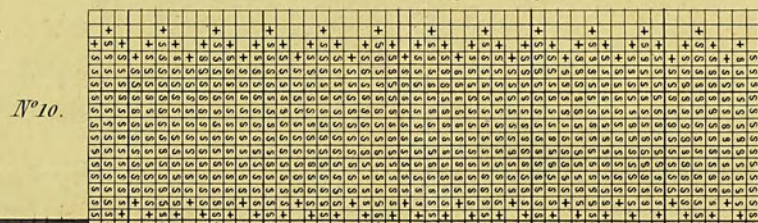
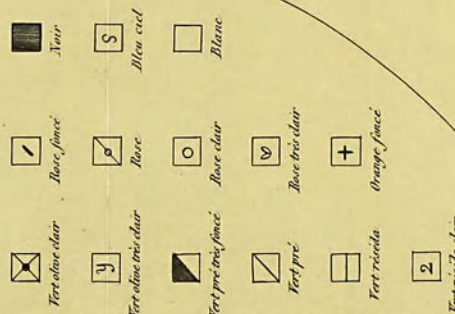
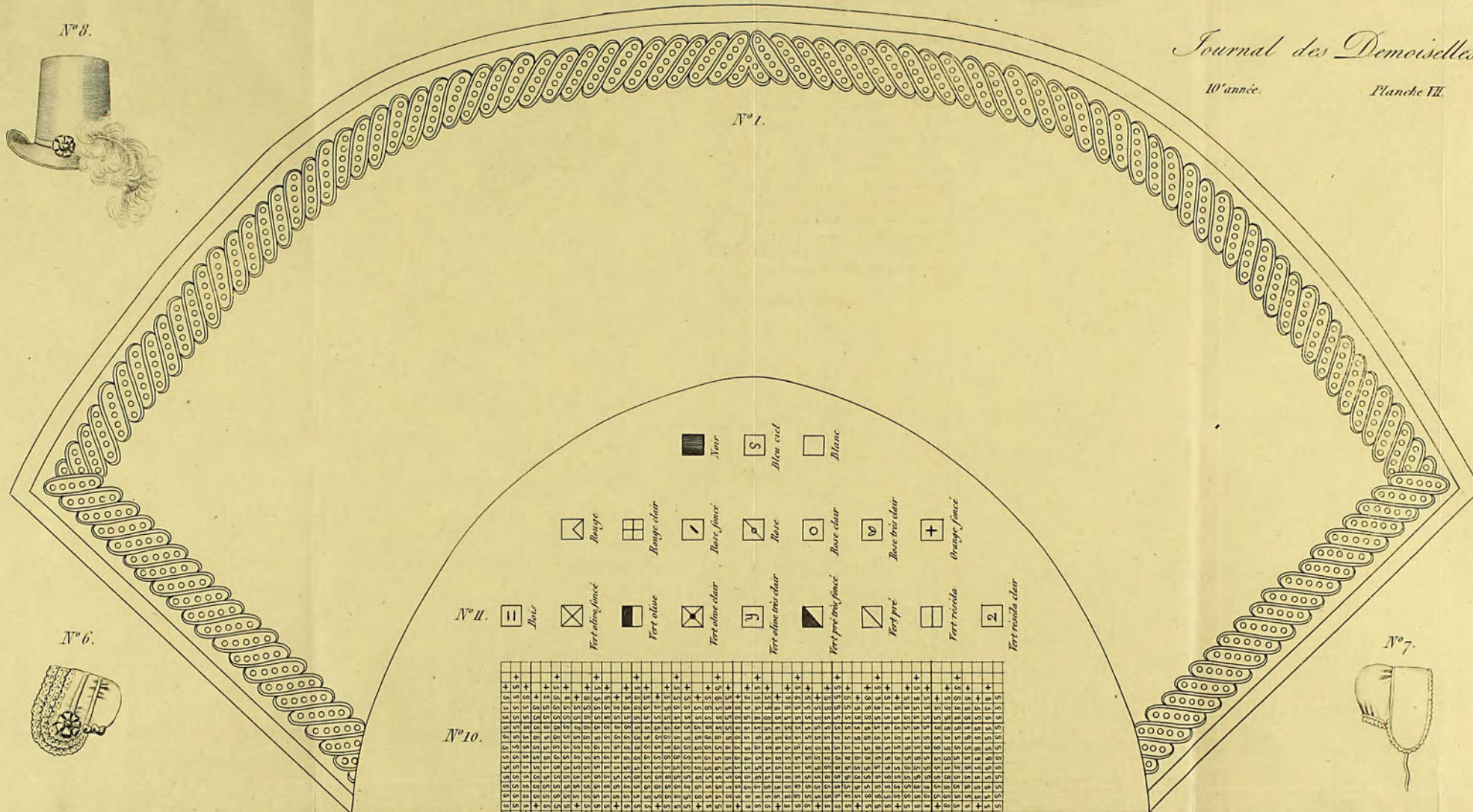
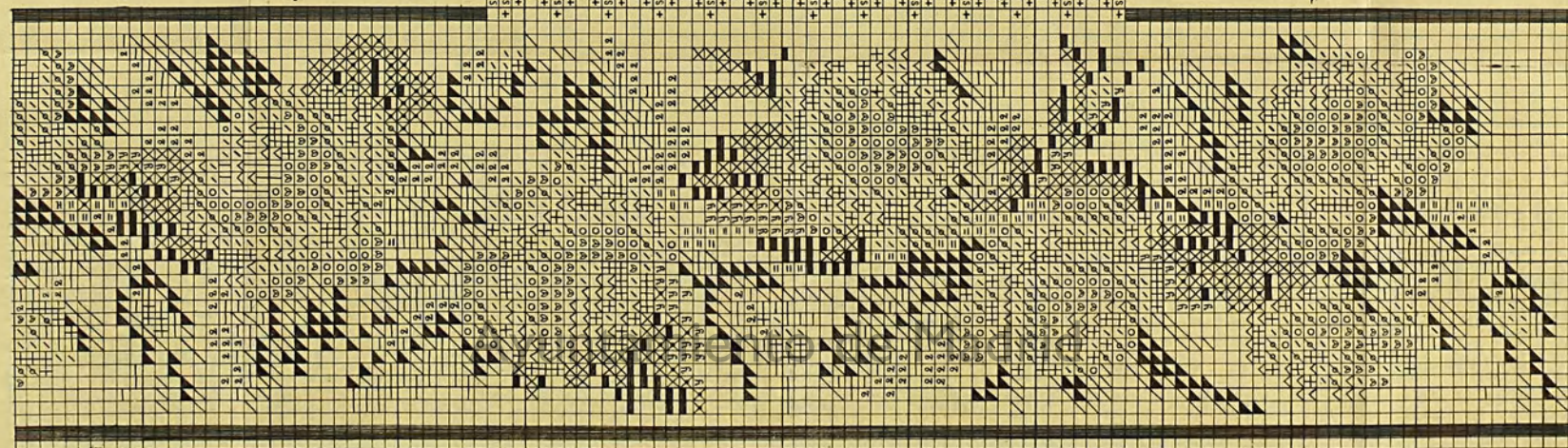
Baronne d'ESSE.

Les chameaux Herry's dont on se sert dans l'intérieur de l'Afrique sont d'une prodigieuse vitesse. Un Herry arriva du Sénégal à Mogador en sept jours ; il avait traversé quatorze degrés de latitude, et, avec les détours de la route, franchi un espace de cinq cent vingt-cinq lieues, ou soixante-quinze lieues par jour. Avec de pareils animaux l'on peut se passer de chemins de fer et de locomotives ; aussi le chameau est-il surnommé le *vaisseau du désert*. Un Maure de Mogador monta un jour son Herry, alla à Maroc, qui est à soixante-dix lieues, et revint le même jour avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait désirées. En 1835, l'on a vu arriver à Alger les envoyés d'un cheik de la province de Constantine, qui, ennemi d'Achmet, s'était mis en rapport avec le gouverneur général comte d'Erlon ; ces envoyés, montés sur leurs Herry's, avaient en trente-six heures franchi un espace de près de cent lieues.

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



1
C
S
J

R
L
L
S
S

S
S
S
tu

pa
in
fo
et
m
tic

ler
tro
ru
ses
av
—

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



Gravé par Dancours.

Ayuntamiento de Madrid.
Journal des Demoiselles.